Emil Schürer écrit (*La littérature du peuple juif au temps de Jésus* , pp. 329-331) :

> Français Bien que cette explication plus courte sous forme catéchétique [Questions et réponses sur la Genèse] était destinée à des cercles plus larges, l'œuvre scientifique spéciale et principale de Philon est son *grand commentaire allégorique sur la Genèse* , Νομων ιερων αλληγοριαι (tel est le titre qui lui est donné dans Euseb. *Hist. eccl.* ii. 18. 1, et Photius, *Bibliotheca cod.* 103. Comp. aussi Origène, *Comment. dans Matth.* vol. xvii. c. 17 ; *contra Celsum* , iv. 51). Ces deux œuvres se rapprochent fréquemment quant à leur contenu. Car dans les *Quaestiones et solutiones* aussi, la signification allégorique plus profonde est donnée aussi bien que le sens littéral. Dans le grand commentaire allégorique, au contraire, l'interprétation allégorique prévaut exclusivement. Le sens allégorique profond de la lettre sacrée est établi dans une discussion approfondie et prolixe qui, en raison de l'ajout abondant de passages parallèles, semble souvent s'éloigner du texte. Ainsi, toute la méthode exégétique, avec son intégration des passages les plus hétérogènes pour éclaircir l'idée supposée se trouver dans le texte, rappelle fortement la méthode du Midrash rabbinique. Cette interprétation allégorique comporte cependant, malgré son arbitraire, ses règles et ses lois, le sens allégorique, autrefois établi pour certaines personnes, objets et événements, étant ensuite respecté avec une cohérence acceptable. C'est notamment *une idée fondamentale* , dont l'exposé est partout déduit, *que l'histoire de l'humanité telle que relatée dans la Genèse n'est en réalité rien d'autre qu'un système de psychologie et d'éthique* . Les différents individus qui apparaissent ici désignent les différents états d'âme (τροποι της ψυχης) qui se manifestent chez les hommes. Analyser ces états dans leur diversité et leurs relations entre eux, avec la Divinité et le monde sensible, et en déduire des doctrines morales, tel est le but principal de ce grand commentaire allégorique. On perçoit ainsi que l'intérêt principal de Philon n'est pas – comme on pourrait le supposer d'après l'ensemble de son système – la théologie spéculative en soi, mais au contraire la psychologie et l'éthique. À en juger par son objectif ultime, il n'est pas un théologien spéculatif, mais un psychologue et un moraliste (cf. note 183).
>
> Le commentaire suit d'abord le texte de la Genèse verset par verset. Ensuite, des sections isolées sont sélectionnées, et certaines d'entre elles sont traitées de manière si complète qu'elles deviennent de véritables monographies. Ainsi, Philon, *par exemple,* s'inspire de l'histoire de Noé pour écrire deux livres sur l'ivresse (περι μεθης), avec une telle minutie qu'un recueil des opinions d'autres philosophes sur ce sujet remplit le premier de ces livres perdus (Mangey, i. 357).
>
> L'ouvrage, tel que nous le connaissons, commence à Gen. ii. 1 ; Και ετελεσθησαν οι ουρανοι και η γη. La création du monde n'est donc pas traitée. Car la composition, *De opificio mundi* , qui la précède dans nos éditions, est une œuvre d'un caractère entièrement différent, n'étant pas un commentaire allégorique sur l'histoire de la création, mais un récit de cette histoire elle-même. Le premier livre du *Legum allegoriae* ne rejoint en aucune façon l'ouvrage *De opificio mundi* ; car le premier commence à Gen. ii. 1, tandis que dans *De opif. mundi* , la création de *l'homme* également, selon Gen. ii, est déjà traitée. Ainsi, comme l'affirme à juste titre Gfrörer en réponse à Dähne, le commentaire allégorique ne peut être combiné avec *De opif. mundi* comme s'ils ne faisaient partie que d'une seule et même œuvre. On peut tout au plus se demander si Philon n'a pas également écrit un commentaire allégorique sur Gen. I. Cela est cependant improbable. Car le commentaire allégorique se propose de traiter de l'histoire de *l'humanité* , et celle-ci ne commence qu'à Gen. II. I. Le début abrupt de *Leg. alleg.* i ne paraît pas étrange, car cette manière de commencer immédiatement par le texte à expliquer correspond parfaitement à la méthode du Midrash rabbinique. Les livres ultérieurs du commentaire de Philon lui-même commencent d'ailleurs de la même manière abrupte. Dans nos manuscrits et éditions, seuls les premiers livres portent le titre propre à l'ouvrage entier : Νομων ιερων αλληγοριαι. Tous les livres ultérieurs portent des titres spécifiques, ce qui donne l'impression qu'il s'agit d'ouvrages indépendants. En réalité, *tout le*

contenu du premier volume de Mangey, à savoir les ouvrages qui suivent, appartient au livre en question (à la seule exception du *De opificio mundi*).

Emil Schürer commente : "Sur l'héritier des choses divines. *Quis rerum divinarum haeres sit* (Mangey, i. 437-518). Sur Gen. XV. 1-18.—Euseb. *HE* ii. 18. 2 : sur l'héritier des choses divines, ou sur les parties égales et opposées. Hieronymus, *vir. illustra.* 11, fait de ce double titre les deux ouvrages : *De haerede divinarum rerum liber unus, De divisione aequalium et contrariorum liber,* Lex *sv* Philon, le suit également Johannes Monachus ineditus cite ce livre avec la formule ek tōu tis ōu tōn θειων κληρονομος (Mangey, i. 437, note). le cite également avec le Si l'on considère la formule ek tōu περι κληρονομος (Mangey, *lc*), il ne faut pas en conclure qu'il s'agissait d'un titre général, appliqué à ce livre comme à d'autres, car il s'agit simplement d'une erreur de citation. Au début de ce livre, une composition antérieure est mentionnée par les mots suivants : « Dans ce livre, nous avons exposé le sujet des salaires avec exactitude. » Nous constatons également que les Genèses XIII-XIV n'ont pas été commentées par Philon. (*La Littérature du peuple juif au temps de Jésus* , p. 336)

QUI EST L'HÉRITIER DES CHOSES DIVINES

I. (1) Dans le traité précédent, nous avons examiné la question des récompenses au mieux de nos connaissances. Notre objectif est ici d'examiner qui est l'héritier des biens de Dieu ; car après que le sage eut entendu l'oracle, divinement donné, disant : (2) « Ta récompense est extrêmement grande », il demanda : « Que veux-tu me donner, ô maître ? » Et je partirai sans enfants ; mais mon fils, fils de ma servante, héritera après moi, cet Éliézer de Damas. » Et ailleurs, il dit : « Puisque tu ne m’as pas donné de descendance, mais celui qui est né dans ma maison sera mon héritier. » (3) Et pourtant, qui n’aurait pas été étonné de la dignité et de la grandeur de celui qui prononça cet oracle, au point de devenir muet et silencieux devant lui, sinon par peur, du moins par excès de joie ? Car les chagrins excessifs ferment la bouche, tout comme les joies excessives ; (4) c’est pourquoi Moïse confesse qu’il est « un homme à la voix légère et à la parole lente depuis le premier moment où Dieu commença à converser avec lui ». {2}{#ex 4:10.} Et ce témoignage du prophète est infaillible ; car il est naturel que les organes de la parole soient contrôlés, et que la raison recueillie dans l’esprit soit portée avec une impétuosité débridée, examinant philosophiquement la beauté incessante des idées. pas de mots, avec une puissance fluide et sublime ; (5) et les vertus les plus admirables sont l'audace et la liberté de parole aux moments opportuns envers ses supérieurs, de sorte que la phrase du poète comique me semble être prononcée avec vérité plutôt qu'avec un humour comique :

Si un esclave est toujours muet,

Il ne vaut guère une miette :

Qu'il parle librement et avec audace.

II. (6) Quand donc un esclave a-t-il la liberté de parole envers son maître ? N'est-ce pas lorsqu'il est conscient de ne pas lui avoir fait de tort, mais d'avoir tout fait et tout dit pour le bien de son maître ? (7) Quand donc convient-il au serviteur de Dieu d'user de la liberté de parole envers celui qui est son maître et celui du monde entier ? N'est-ce pas lorsqu'il est libre de tout péché, conscient en sa conscience d'aimer son maître, éprouvant plus de joie d'être serviteur de Dieu que s'il était souverain sur toute l'humanité et investi, sans effort de sa part, de l'autorité suprême sur terre et sur mer. (8) Et il mentionne les ministères et les services par lesquels Abraham a montré son amour à son maître dans la dernière phrase de l'oracle divin donné à son fils : « Je te donnerai, à toi et à ta postérité, tout ce pays, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce qu'Abraham, ton père, a obéi à ma voix et a gardé tous mes préceptes, tous mes commandements, mes lois et mes jugements. » {3}{#ge 26:3.} (9) Et c'est le plus grand éloge possible d'un serviteur qu'il ne néglige pas une seule chose des commandements que son maître lui impose, mais qu'il travaille avec ferveur, sans aucune hésitation et avec toute sa vigueur, et même au-delà de ses forces, pour les accomplir tous avec un esprit bien affecté.

III. (10) Il y a donc des personnes à qui il convient d'écouter sans parler, et à qui l'on dit : « Taisez-vous et écoutez », injonction fort admirable. Car l'ignorance est une chose très mauvaise et très audacieuse. Le premier remède est le silence, et le second, l'attention à ceux qui vous présentent quelque chose qui mérite d'être entendu.

(11) Que personne, cependant, ne pense que c'est tout ce que signifient ces quelques mots : « Taisez-vous et écoutez », mais qu'ils contiennent aussi quelque chose de plus grand, qui peut être une leçon pour chacun. Car ces paroles ne vous recommandent pas seulement de vous taire avec votre langue et d'écouter avec vos oreilles, mais aussi de vous conduire ainsi dans votre âme sous ces deux rapports. (12) Car beaucoup de gens, lorsqu'ils sont venus écouter quelqu'un, n'y sont pourtant pas allés avec leur esprit, mais errent au dehors et continuent à penser à des milliers de choses en eux-mêmes, que ce soit concernant leurs proches, des étrangers ou eux-mêmes, choses dont ils ne devraient absolument pas se souvenir à ce moment-là, mais qu'en bref, se rappelant en eux-mêmes selon un ordre régulier, et ainsi, à cause du tumulte excessif qu'ils entretiennent en eux-mêmes, ils sont incapables d'entendre l'orateur. Car il parle comme s'il n'était pas parmi les hommes, mais parmi des statues inanimées qui ont certes des oreilles, mais pas l'ouïe. (13) Si donc l'esprit choisit de ne s'associer ni aux choses errantes intérieures, ni à celles qui sont emmagasinées en lui, mais, restant calme et silencieux, dirige toute son attention vers l'orateur, gardant le silence conformément à l'injonction de Moïse, il pourra écouter avec toute son attention, mais autrement il ne le pourrait pas.

IV. (14) Le silence est donc souhaitable pour les ignorants, mais indispensable à ceux qui aspirent à la connaissance et qui apprécient la liberté de parole de leur maître. C'est pourquoi il est dit dans le livre de l'Exode : « L'Éternel combattra pour nous, et vous vous tairez. » {5}{#ex 14:4.} Et, immédiatement après, un passage de l'Écriture est ajouté : « L'Éternel dit à Moïse : Pourquoi cries-tu à moi ? » De même qu'il convient à ceux qui ne peuvent rien dire de digne d'être écouté de se taire, et à ceux qui, par amour de la sagesse, croient en Dieu, de parler, et non seulement parler doucement, mais crier avec un bruit excessif, non pas avec le bruit de la bouche et de la langue, par lequel, dit-on, l'air est affecté d'un mouvement rotatoire, et ainsi rendu perceptible par l'ouïe, mais par l'organe tout instruit et très parlant de cette voix dont aucun mortel n'est l'auditeur, mais seulement le Dieu incréé et immortel. (15) Car la mélodie bien arrangée et soigneusement accordée de cette harmonie perceptible par l'intellect, le musicien invisible, perceptible par l'intellect, est seul capable de la comprendre ; mais aucun de ceux qui sont impliqués dans les enchevêtrements des sens extérieurs ne peut l'apprécier. Ainsi, lorsque tout l'organe de l'esprit résonne selon la symphonie du diapason et du double diapason, l'auditeur, pour ainsi dire, demande (car il ne demande pas en réalité, puisque tout est connu de Dieu) : « Pourquoi cries-tu vers moi ? » Est-ce dans des supplications pour que les maux soient évités, ou dans la gratitude pour une participation à de bonnes choses dont on a déjà profité, ou pour une combinaison des deux raisons ?

V. (16) Mais l'homme qui semblait doué d'une voix fluette, d'une élocution lente et presque muet, se révèle néanmoins bavard, de sorte qu'à un endroit il est représenté non seulement comme parlant, mais même comme criant ; et, à un autre, comme exerçant un flot de paroles incessant et ininterrompu ; (17) car, dit l'Écriture, « Moïse parla, et Dieu lui répondit d'une voix. » {6}{#ex 19:19.} Il ne parlait pas par phrases brèves, mais d'un seul discours continu ; et Dieu l'instruisait aussi, non pas par phrases brèves, mais lui donnait une réponse ininterrompue et continue. (18) Et chaque fois qu'il y a une réponse, il doit nécessairement y avoir, dans chaque cas, une question. Or, chaque fois que quelqu'un pose une question, c'est sur quelque chose qu'il ne sait pas, parce qu'il désire apprendre ; (19) Les sages prennent donc Dieu pour maître et instructeur ; et ceux qui sont moins parfaitement initiés à la sagesse prennent les sages pour les leurs. C'est pourquoi ils disent aussi : « Parle-nous, toi, et que Dieu ne nous parle pas, et que nous mourions. » {7}{#ex 20:19.} Et l'homme vertueux use d'une telle liberté de parole qu'il non seulement parle et crie, mais même avance des affirmations positives avec une véritable confiance et un sentiment sincère ; (20) pour l'expression : « Si tu leur pardonnes leur péché, pardonne-leur ; sinon, efface-moi du livre que tu as écrit. » {8}{Exode 32:32.} Et cette phrase : « Ai-je conçu tout ce peuple dans mon ventre ? Ou les ai-je mis au monde, pour que tu me dises : Prends-les dans ton sein, comme une nourrice prend son enfant. » {9}{#nu 11:11.} Et aussi ce passage où nous lisons : « D'où puis-je me procurer de la chair pour en donner à tout ce peuple, parce qu'il crie vers moi ? Immolera-t-on des brebis et des bœufs, ou rassemblera-t-on tous les poissons de la mer pour le rassasier ? » Et encore : « Seigneur, pourquoi as-tu affligé ce peuple ? » Et encore : « Pourquoi m'as-tu envoyé ? » Et, ailleurs : « Depuis que je suis sorti pour parler à Pharaon en ton nom, il a affligé le peuple. » Et Car ces choses, et d'autres semblables, personne n'aurait osé les dire à un roi de la terre ; mais exprimer de tels sentiments et parler librement à Dieu était un exemple de ce qu'il ne faut pas appeler une audace extrême, mais une bonne confiance ; (21) car tous les sages sont chers à Dieu, et surtout ceux qui sont sages de la sagesse du don très sacré de la loi.Et la liberté de parole est presque apparentée à l'amitié ; car à qui parlerait-on avec plus de liberté qu'à son propre ami ? C'est donc très justement dans les Écritures que Moïse est décrit comme cher à Dieu, lorsqu'il passe en revue tous les dangers qu'il a courus en

raison de son audace, de telle manière qu'ils semblent mériter d'être attribués à l'amitié plutôt qu'à l'arrogance ; car l'audace appartient au caractère de l'homme arrogant ; mais la bonne confiance appartient à l'ami.

VI. (22) Mais considérez encore que la confiance est tempérée par une prudence prudente ; car la question : « Que me donneras-tu ? » {11}{#de 33:1.} témoigne de la confiance, et l'ajout : « Ô maître » témoigne d'une confiance prudente. Et ayant l'habitude d'utiliser deux causes ou deux appellations pour désigner la cause de toutes choses, à savoir le titre de Seigneur et celui de Dieu, il n'a employé ici aucune des deux, mais les appelle du nom de maître, parlant avec prudence et avec une grande convenance ; et en effet, les deux appellations, seigneur et maître, sont dites synonymes. (23) Mais même si les deux noms sont une seule et même chose, les titres diffèrent néanmoins quant au sens qui leur est attaché ; car le titre de seigneur, kyrios, dérive du mot kyros, autorité, qui est une chose ferme, par opposition à ce qui est infirme et invalide, hakyron. Mais le terme maître, despoteμs, dérive de desmos, chaîne ; de ce mot deos, crainte, vient aussi à mon avis, de sorte que le maître est le seigneur, et, comme on peut dire un seigneur, à craindre, non seulement dans la mesure où il est capable de frapper de peur et de terreur ; et peut-être aussi parce qu'il est le maître de l'univers, le tenant ensemble de telle manière qu'il soit insoluble, et reliant à nouveau les parties qui en sont dissoutes. (24) Mais celui qui dit : « Maître, que veux-tu me donner ? » dit-il, au sens propre du terme, ceci : « Je n'ignore pas ta toute-puissance, et je connais la nature redoutable de ta souveraineté. Je crains et je tremble, et de nouveau je ressens de la confiance ; car tu m'as donné un commandement oraculaire de ne pas craindre, (25) tu m'as donné la langue de l'instruction, afin que je sache quand je dois parler ; tu as délié ma bouche qui était auparavant cousue, tu l'as ouverte, et tu l'as aussi rendue articulée ; tu l'as désignée pour dire ce qui devait être dit, confirmant cet oracle sacré : « J'ouvrirai ta bouche, et je te dirai ce que tu dois dire. » {12}{#ex 4:12.} (26) Car qui étais-je, pour que tu me donnes une partie de ta parole, pour que tu me promettes une récompense comme mienne, à savoir une bénédiction plus parfaite de ta grâce et de ta bonté ? Ne suis-je pas un émigré de mon pays ? ne le suis-je pas Chassé de ma famille ? Ne suis-je pas banni et aliéné de la maison de mon père ? Tous ne m'appellent-ils pas un paria et un fugitif, un homme désolé et déshonoré ? (27) Mais toi, ô maître, tu es ma patrie, tu es ma famille, tu es mon foyer paternel, tu es mon honneur, tu es ma liberté de parole, ma grandeur et ma renommée, une richesse inaliénable. (28) Pourquoi donc n'aurais-je pas le courage de dire ce que je pense ? Et pourquoi ne poserais-je pas de questions, lorsque je désire en savoir davantage ? Néanmoins, bien que je dise que j'éprouve de la confiance, j'avoue une fois de plus que je suis saisi de crainte et d'étonnement, et que je ne ressens pas en moi un pur esprit de combat.Mais la crainte mêlée de confiance, comme beaucoup l'imagineront peut-être aisément, est une conjonction intime des deux sentiments. (29) C'est pourquoi je bois insatiablement à cette coupe bien mélangée, qui ne me persuade ni de parler librement sans prudence, ni, d'autre part, de penser à la prudence au point de perdre ma liberté de parole. Car j'ai appris à apprécier mon propre néant et à contempler la hauteur excessive et inaccessible de ta munificence. Et chaque fois que je sais que je ne suis moi-même que poussière et cendres, ou même, ce qui est encore plus insignifiant, si une telle chose existe, alors j'éprouve la confiance nécessaire pour m'approcher de toi, m'humiliant et me jetant à terre, si complètement transformé que je semble à peine exister.

VII. (30) Or, Abraham, l'inspecteur, a profondément gravé dans ma mémoire une telle disposition d'âme. Car, dit l'Écriture, « Abraham s'approcha et dit : J'ai maintenant commencé à parler au Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre » (13). Dès lors, la créature eut l'occasion de s'approcher du Créateur, reconnaissant son propre néant. (31) Mais l'expression : « Que me donneras-tu ? » n'est pas tant le langage de quelqu'un qui doute, mais plutôt celui de quelqu'un qui exprime sa gratitude pour la multitude et la grandeur des bénédictions dont il a déjà bénéficié. « Que me donneras-tu ? » Car, en réalité, que me reste-t-il à espérer de plus ? Car, ô Dieu de bonté ! tes grâces et tes miséricordes sont infinies et illimitées, sans limite ni fin, jaillissant comme des fontaines pleines de perfection, continuellement puisées et jamais taries. (32) Et il vaut la peine de contempler, non seulement le torrent toujours abondant de tes bienfaits, mais aussi nos champs qu'ils irriguent ; car si un ruisseau superflu et trop abondant y est déversé, alors le lieu deviendra une plaine marécageuse et marécageuse au lieu d'une terre fertile ; car notre terre a besoin d'irrigation, soigneusement mesurée en vue de provoquer la fertilité, et non démesurée. (33) Et c'est pourquoi je demanderai : Que me donneras-tu, toi qui m'as déjà accordé des miséricordes indicibles, et presque toutes choses, si bien que la nature mortelle est incapable de les contenir ? Car ce qui me reste à connaître, à posséder et à acquérir, c'est ceci : qui pourrait être digne de tes œuvres, qui pourrait mériter d'en hériter ? (34) « Je quitterai la vie sans enfant » ; {14}{#ge 15:2.} ayant reçu une bénédiction de courte durée et éphémère, qui passe rapidement, alors que j'ai prié pour le contraire, à savoir, pour

quelqu'un qui durerait de nombreux jours, une longue période ; qui serait exempt de tout malheur, qui ne mourrait jamais, mais serait capable de semer lui-même des graines et d'étendre des racines pour lui donner de la fermeté, et qui élèverait son tronc vers le ciel et tiendrait sa tête haute ; (35) car il est nécessaire que la vertu humaine marche sur la terre, et doive, en même temps, s'efforcer d'atteindre le ciel ; afin qu'étant reçue avec hospitalité par l'immortalité, elle puisse passer tout le temps futur libre de tout mal, (36) car je sais que tu hais l'âme stérile et improductive, toi qui es toi-même le soutien des choses qui n'ont pas d'existence, et le père de toutes choses. Puisque tu as accordé une grâce spéciale à la race qui a la faculté de voir, afin qu'elle ne soit jamais stérile et ne soit jamais sans enfants ; et comme j'ai moi-même été assigné à cette race comme en faisant partie, je désire à juste titre un héritier ; car, percevant que la race est inextinguible, je pense que ce serait une chose très honteuse de ma part d'être indifférent à la vue de ma propre nature, séparée de tout ce qui est bon.(37) C'est pourquoi je te supplie et je t'implore, afin que ces semences et ces étincelles étant allumées et entretenues, la lumière salvatrice de la vertu puisse brûler et donner une lumière qui, portée comme une torche, passée de main en main en succession constante, puisse durer aussi longtemps que le monde. (38) De plus, tu as inspiré à ces hommes qui pratiquent la vertu le désir d'enfants par la semence et la génération de l'âme ; et ceux-ci, ayant reçu une telle part, ont, dans leur joie, parlé et dit : « Les enfants que Dieu a miséricordieusement donnés à ton Serviteur, » {15}{#ge 33:5.} dont la migration est la nourrice et la gardienne, dont les âmes sont simples, tendres et bien disposées, étant calculées pour recevoir facilement les belles et les plus divines impressions de la vertu ; (39) Et enseigne-moi aussi cette parole : « Le fils de Méshec, mon serviteur, né dans ma maison, est-il capable d'hériter de tes grâces ? » Car jusqu'à présent je n'ai pas reçu le fils que j'espérais, et de celui que j'ai reçu je n'ai point d'espérance.

VIII. (40) Mais qui est Méshech et qui est son fils, il ne faut pas s'interroger superficiellement. Or, le nom Méshech s'interprète comme « par un baiser » ; mais un baiser diffère de l'amour ; car l'un manifeste généralement la découverte d'âmes unies par la bonne volonté, tandis que l'autre n'implique qu'une salutation superficielle, lorsque la nécessité les a réunis. (41) Car, de même que le sens de « se baisser » (kyptein) n'est pas contenu dans « lever la tête » (anakyptein), ni « boire » (pinoμ) dans « absorber » (katapinoμ), ni « un cheval » (hippos) dans le mot « sac » (marsippos), de même « aimer » (philein) n'est pas nécessairement contenu dans « embrasser » (kataphilein) ; puisque les hommes, cédant aux amères nécessités de la vie, offrent ce salut à nombre de leurs ennemis. (42) Mais ce qu'est cette salutation qui consiste en un baiser, mais non en une amitié sincère pour nous, je l'expliquerai sans réserve ni dissimulation. C'est, en effet, cette vie qui existe en union avec les sens extérieurs, appelée Méshech, étant entièrement protégée et défendue, que personne n'aime, que les hommes en général considèrent comme leur maîtresse, mais que les hommes vertueux considèrent comme leur servante, non pas comme une esclave étrangère ou achetée à prix d'or, mais comme née dans la maison, et en quelque sorte comme leur concitoyen. Or, une classe de ces hommes a appris à embrasser cela, non à l'aimer ; mais l'autre classe a appris à l'aimer à l'excès et à le considérer comme un objet de désir par-dessus tout. (43) Mais Laban, le haineux de la vertu, ne pourra pas embrasser les vertus qui sont attribuées à l'homme qui est enclin à la pratique de la vertu, mais, faisant dépendre sa propre vie de l'hypocrisie et des faux prétextes, il dit, comme s'il était indigné, car il n'est pas en réalité affecté, « Je n'ai pas été jugé digne d'embrasser mes enfants et mes filles » ; {16}{genèse 31:28.} parlant très naturellement et convenablement, car nous avons tous été enseignés à haïr l'ironie irréconciliablement. (44) Toi donc, aime les vertus et embrasse-les de ton âme, et alors tu ne désireras plus du tout embrasser, ce qui n'est que le faux argent de l'amitié ; --« Car n'ont-ils pas encore de part ni d'héritage dans ta maison ? N'ont-ils pas été considérés comme étrangers devant toi ? Ne les as-tu pas vendus et dévorés l'argent ? »{17}{#ge 31:14.} afin que tu ne puisses plus jamais le récupérer, après avoir dévoré le prix de leur salut et de leur rançon. Prétends-tu donc vouloir embrasser, ou au contraire mener une guerre sans fin contre tous les juges ? Mais Aaron n'embrassera pas Moïse, bien qu'il l'aime de tout son cœur. « Car », dit l'Écriture, « il l'aimait, et ils s'embrassèrent. »{18}{#ex 18:7.}

IX. (45) Or, il y a trois sortes de vie. La première, la vie en Dieu ; la seconde, par rapport à la créature ; la troisième, aux confins des deux, étant composée des deux autres. Or, la vie en Dieu n'est pas descendue jusqu'à nous et n'a pas satisfait aux besoins du corps. De même, la vie par rapport à la créature n'est pas entièrement montée au ciel, ni n'a cherché à y monter, mais elle se cache dans des recoins inaccessibles et se réjouit d'une vie qui n'est pas une vie. (46) Et la vie mixte est celle qui monte souvent vers le haut, conduite vers le haut par la meilleure partie, et qui contemple les choses divines et les contemple ; Français mais il revient souvent en arrière, étant entraîné dans la direction opposée par la pire partie : et lorsque la portion de la vie meilleure,

comme si elle était placée dans la balance d'une balance, l'emporte sur le tout, alors le poids des genres de vie opposés est entraîné dans la direction opposée, de sorte que le poids le plus léger semble être dans la balance opposée. (47) Mais Moïse ayant, sans aucune contestation ni aucun doute, donné la couronne de la victoire à ce genre de vie qui est la vie pour Dieu, met en avant celui-ci comme le meilleur, comparant les deux autres genres à deux femmes, dont il appelle l'une aimée, et l'autre haïe, leur donnant à toutes deux des noms très appropriés. (48) Car qui est-il qui n'est pas parfois influencé par les plaisirs et les délices qu'il reçoit au moyen de ses yeux, ou par ceux qui lui parviennent par l'intermédiaire de ses oreilles, ou de son sens du goût, ou de son sens de l'odorat et du toucher ? Et qui ne hait les choses contraires, le besoin et l'abnégation, une vie d'austérité et la recherche de la connaissance, qui ne prend jamais part au divertissement ni au rire, mais est pleine de gravité, de soucis et de travaux, aimant la contemplation, ennemie de l'ignorance, supérieure à l'argent, à la gloire et au plaisir, mais sous l'empire de la tempérance et de la vraie gloire, et de cette richesse qui voit et n'est pas aveugle ? Ceux-là sont donc, en tout temps, les premiers rejetons de la sagesse.

X. (49) Mais Moïse considère que les choses qui, bien que plus jeunes par le temps, sont néanmoins honorables par nature, sont dignes des premiers honneurs du droit d'aînesse, leur donnant une double part, et retirant aux autres la moitié de leur part ; car, dit-il, « Si un homme a deux femmes, l'une aimée et l'autre haïe, et si toutes deux ont des enfants, alors, quand il va partager ses biens, il ne pourra pas donner la part qui appartient à l'aînée au fils de celle qui est aimée », c'est-à-dire au fils de plaisir ; car il est jeune, même si par le temps il peut être vieux ; mais il regarde le fils de celle qui est haïe, c'est-à-dire de la sagesse, comme l'aîné, depuis qu'il est enfant ; et, en conséquence, il lui a assigné une double part. (50) Mais parce que nous avons, dans une occasion précédente, expliqué le sens figuré de ce passage, nous passerons maintenant à ce qui vient ensuite, au passage devant nous ; après avoir d'abord expliqué ce point, que « Dieu est dit avoir ouvert le sein de celle qui était haïe », et avoir ainsi fait naître une descendance de pratiques vertueuses et de bonnes actions, tandis que l'épouse, qui était réputée être aimée, était désormais stérile : (51) « Car le Seigneur », dit l'Écriture, « voyant que Léa était haïe, ouvrit son sein, mais Rachel était stérile. » {20}{#ge 29:31.} N'est-il pas alors le cas, lorsque l'âme est enceinte, et commence à enfanter ce qui lui convient, alors tous les objets des sens extérieurs sont stériles et improductifs, objets auxquels appartient la salutation, qui est donnée par un baiser et non par une affection sincère ?

XI. (52) Chacun d'entre nous est donc fils de la vie selon le sens extérieur, qu'il appelle Méshech, honorant et admirant la mère nourricière et la nourrice de la race mortelle, à savoir le sens extérieur, qu'aussi, lorsque l'esprit terrestre, du nom d'Adam, vit après avoir été créé, il nomma sa vie sa propre mort ; (53) car, dit l'Écriture, « Adam appela sa femme Ève (ζομεμ), parce qu'elle était la mère de tous les vivants », {21}{#ge 3:20.} c'est-à-dire de ceux qui sont en vérité morts quant à la vie de l'âme ; mais ceux qui vivent réellement ont la sagesse pour mère et le sens extérieur pour esclave, qui a été créé par nature dans le but de servir à la connaissance ; (54) et le nom de cet homme qui est né de la vie (ζομεμ), que nous avons reconnu par un baiser, il l'appelle Damas, nom qui, interprété, signifie « le sang du sac » ; (55) Car puisque l'âme est désignée de deux manières, premièrement comme un tout, deuxièmement comme sa partie dominante, qui, à proprement parler, est l'âme de l'âme, de même que l'œil est à la fois l'astre tout entier et la partie la plus importante de cet astre, celui par lequel nous voyons ; il a semblé bon au législateur que l'essence de l'âme soit également double ; le sang étant l'essence de l'âme entière, et l'Esprit divin étant l'essence de sa partie dominante ; c'est pourquoi il dit expressément : « L'âme de toute chair est son sang. » (56) Il fait bien ici d'attribuer le flux du sang à la masse de chair, combinant deux choses appropriées l'une à l'autre ; Mais il n'a pas fait dépendre l'essence de l'esprit d'une créature, mais l'a représentée comme insufflée à l'homme par Dieu d'en haut. Car, dit Moïse, « Le Créateur de l'univers souffla sur son visage le souffle de vie, et l'homme devint une âme vivante », laquelle, comme il est écrit, fut façonnée à l'image du Créateur.

XII. (57) Ainsi, la race humaine est également double : l'une est celle de ceux qui vivent par l'Esprit divin et la raison ; l'autre de ceux qui vivent selon le sang et les plaisirs de la chair. Cette espèce est formée de la terre, mais l'autre est une copie exacte de l'image divine ; (58) et cette espèce de nous qui n'est que de l'argile modelée et pétrie de sang, a besoin, à un degré non négligeable, de l'aide de Dieu ; c'est pourquoi on dit : « Damas d'Éléazar ». {24}{#ge 15:2.} Mais le nom Éléazar, interprété, signifie : « Dieu est mon secours. » Puisque la masse du corps, remplie de sang, étant d'elle-même facilement dissoute et morte, doit son existence et est maintenue en vie par la providence de Dieu, qui la protège de son bras et de son bouclier, tandis que notre race

ne peut, par ses propres moyens, subsister dans un état de fermeté et de sécurité un seul jour. (59) Ne voyez-vous pas que le second des fils de Moïse porte aussi le même nom que cet homme ? Car, dit l'Écriture, « le nom du second était Éléazar ». Et il ajoute la raison : « Car l'Éternel m'a secouru et m'a délivré de la main de Pharaon. » (60) Mais ceux qui sont encore attachés à cette vie qui doit son existence au sang et qui est appréciable par les sens extérieurs, sont attaqués par ce tempérament si redoutable de dissiper la piété, nommé Pharaon ; à la souveraineté duquel, pleine d'iniquité et de cruauté, il est impossible d'échapper, à moins qu'Éléazar ne naisse dans l'âme et à moins de placer son espoir de secours dans le seul Sauveur. (61) Et c'est avec une beauté particulière qu'il parle de Damas en se référant, non pas à son père, mais à sa mère ; afin de montrer que l'âme, dépendante du sang, par lequel vivent les animaux, est proprement apparentée à la race féminine, à la race de sa mère, et n'a aucune part à la race masculine. Mais il n'en est pas de même pour la vertu, c'est-à-dire pour Sarah ; (62) car elle n'a qu'un fils, étant née de Dieu, le père de toutes choses, cette autorité qui n'a pas de mère. « Car, dit l'Écriture, elle est ma sœur par mon père, mais non par ma mère. »

XIII. (63) Nous avons maintenant exposé ce qu'il était nécessaire de vous apprendre au préalable. Car la première partie de l'argumentation était d'une sorte d'obscurité énigmatique. Mais il nous faut examiner avec plus de précision ce que recherche l'homme qui aime la science. Peut-être s'agit-il alors de savoir si celui qui désire cette vie liée au sang et qui prétend avoir un intérêt dans les objets des sens extérieurs peut devenir héritier des choses incorporelles et divines ? (64) Car seul celui qui est inspiré d'en haut est jugé digne de telles choses, ayant reçu une part de l'héritage céleste et divin, étant en réalité l'esprit le plus pur, négligeant non seulement le corps, mais aussi l'autre partie de l'âme, qui, étant dépourvue de raison, est mêlée de sang, attisant les passions ardentes et les appétits excités. (65) C'est pourquoi il poursuit sa recherche de cette manière : puisque vous ne m'avez pas donné une semence capable de devenir son propre instructeur, à savoir une semence susceptible d'être comprise par l'intellect, « L'esclave né dans ma maison sera-t-il mon héritier ? » la progéniture de cette vie qui dépend du sang. (66) Alors Dieu, se hâtant, prévint l'orateur, envoyant, pour ainsi dire, une instruction avant même la parole. « Car aussitôt », dit l'Écriture, « la voix de Dieu lui parvint, disant : Il ne sera pas ton héritier » ; {27} {#ge 15:3.} ni aucun autre de ceux qui viennent à une démonstration des sens extérieurs. Car les natures incorporelles sont les héritières de ce qui ne peut être apprécié que par l'intellect. (67) Et il a été particulièrement observé ici que l'Écriture ne dit pas qu'il lui a parlé ou conversé avec lui, mais l'expression est : « La voix de Dieu lui parvint » ; comme si Dieu prononçait un son fort et incessant, afin que la voix étant ainsi distribuée dans chaque âme, ne laisse aucune partie dépourvue d'instruction appropriée, mais que toutes les parties soient partout remplies d'un apprentissage sain.

XIV. (68) Qui donc sera l'héritier ? Non pas la raison qui demeure prisonnière du corps selon ses propres intentions volontaires, mais celle qui s'est libérée de ces liens et s'est affranchie, qui a franchi les murs et, si l'on peut dire, s'est abandonnée elle-même. « Car celui qui sortira de toi, celui-là sera ton héritier », dit l'Écriture. (69) C'est pourquoi, si tu désires, ô âme, d'hériter des biens de Dieu, quitte non seulement ta patrie, ton corps, tes proches, tes sens et la maison de ton père, c'est-à-dire la parole ; mais fuis aussi toi-même et sors de toi-même, comme les Corybantes, ou possédés par des démons, poussés à la frénésie et inspirés par une inspiration prophétique. (70) Car tandis que l'esprit est dans un état d'inspiration enthousiaste, et tandis qu'il n'est plus maître de lui-même, mais qu'il est agité et entraîné dans la frénésie par l'amour céleste, et attiré vers cet objet, la vérité enlevant tous les obstacles de son chemin, et rendant tout devant lui clair, afin qu'il puisse avancer par une route plane et facile, sa destinée est de devenir un héritier des choses de Dieu. (71) Mais, ô esprit ! Prends confiance et explique-nous comment tu t'éloignes et émigres de ces choses anciennes, toi qui exprimes des choses perceptibles seulement par l'intellect à ceux qui ont été appris à bien entendre, disant toujours : J'ai émigré de mon séjour dans le corps lorsque j'ai appris à mépriser la chair, et j'ai émigré des sens extérieurs lorsque j'ai appris à considérer les objets des sens extérieurs comme des choses qui n'avaient aucune existence en réalité – condamnant ses facultés judiciaires comme apocryphes et corrompues, et pleines d'opinions fausses, et condamnant aussi les objets soumis à ce jugement comme spécieusement conçus pour séduire et tromper, et pour arracher la vérité au sein de la nature. De plus, je me suis éloigné de la parole lorsque je l'ai convaincue d'une grande déraison, bien qu'elle ait parlé de sujets sublimes et se soit enflée d'orgueil ; (72) car elle a osé une audace non négligeable, à savoir me montrer les corps par l'intermédiaire des ombres, et les choses au moyen de mots, ce qui était impossible ; (73) Mais moi, apprenant par expérience, comme un nourrisson et un enfant ignorant, j'ai décidé qu'il valait mieux s'éloigner de toutes ces choses et attribuer les pouvoirs de chacune à Dieu, qui fait et consolide le corps, qui prépare les sens extérieurs afin qu'ils sentent convenablement, et qui donne à la parole le

pouvoir de parler à son désir ; (74) et de la même manière dont tu t'es éloigné des autres choses, lève-toi maintenant et émigre de toi-même.Mais que signifie cette expression ? Ne garde pas précieusement en toi les facultés de percevoir, de penser et de comprendre, mais offre et dédie ces choses à celui qui est la cause de la pensée juste et de la compréhension sans se tromper.

XV. (75) Mais le plus saint des lieux sacrés du temple est celui qui reçoit cette offrande ; car il semble qu'il y en ait deux : l'un perceptible seulement par l'intellect, et l'autre perceptible par les sens extérieurs. Or, de ces créatures perceptibles par les sens extérieurs, ce monde est le réceptacle ; mais de ces choses véritablement invisibles, le monde, perceptible seulement par l'intellect, en est le magasin. (76) Or, celui qui sort de nous et désire devenir serviteur de Dieu est l'héritier des richesses tant célèbres de la nature ; celui-là en témoigne, celui qui dit : « Il le fit sortir et lui dit : Regarde au ciel » ; car c'est le trésor des biens de Dieu. « Que le Seigneur, dit-il, t'ouvre le trésor de ses biens », c'est-à-dire le ciel, d'où celui qui fournit les ressources fait pleuvoir sans cesse les joies les plus parfaites. Levez donc les yeux, afin de convaincre la race aveugle des hommes ordinaires, qui, bien qu'elle semble voir, est aveugle. (77) Car comment pourrait-elle être autre chose qu'aveugle, lorsqu'elle voit le mal au lieu du bien, l'injustice au lieu du juste, la satisfaction des passions au lieu de leur domination, les choses mortelles au lieu des choses immortelles, et lorsqu'elle fuit ses moniteurs et ses correcteurs, la conviction et l'instruction, et admet les flatteurs, les raisonnements de l'oisiveté, de l'ignorance et de la luxure, tous exercés au nom du plaisir ? (78) L'homme de bien, alors, seul, voit ; Français en référence à qui les anciens appelaient aussi les prophètes, voyants. {31}{#1Sa 9:9.} Mais celui qui s'avança plus loin, non seulement voyant, mais voyant Dieu, fut appelé Israël ; ce nom signifie « voir Dieu ». Mais d'autres, même s'ils ouvrent jamais les yeux, les baissent encore vers la terre, ne poursuivant que les choses terrestres et étant élevés parmi les objets matériels ; (79) car l'un lève les yeux au ciel, contemplant la manne, la parole divine, la nourriture céleste et incorruptible de l'âme, qui est nourriture de contemplation ; mais les autres fixent le regard sur l'ail et les oignons, nourriture qui cause douleur aux yeux, trouble la vue et fait cligner des yeux, et sur d'autres aliments peu recommandables, les poireaux et les poissons morts, la nourriture appropriée de l'Égypte. (80) « Car, dit l'Écriture, nous nous sommes souvenus des poissons que nous mangions gratuitement en Égypte, des coloquintes, des concombres, des poireaux, des oignons et de l'ail ; mais maintenant notre âme est sèche, et nos yeux ne voient que la manne. »{32}{#nu 11:5.}

XVI. (81) L'affirmation : « Il le fit sortir » (exeμgagen auton exoμ) a également une incidence sur des considérations morales, bien que certains, par manque d'instruction en philosophie morale, aient l'habitude de la ridiculiser en disant : « A-t-on jamais fait sortir quelqu'un (exoμ eisagetai) ou le faire sortir (eiserchetai exoμ) ? » « Certainement », répondrais-je, « homme ridicule et bien insensé ; car tu n'as jamais appris à retracer les dispositions de l'âme ; mais par ce langage, tu ne cherches à comprendre que les mouvements des corps qui s'exercent lors des changements de lieu. C'est pourquoi il te semble paradoxal de parler de quelqu'un sortant (exerchetai eisoμ) ou entrant (exerchetai exoμ) ; mais pour ceux qui connaissent Moïse, rien de tout cela ne semble contradictoire. » (82) Ne diriez-vous pas que le grand prêtre parfait, lorsqu'il accomplit ses sacrifices nationaux dans le sanctuaire le plus intime, est à la fois intérieur et extérieur ? Intérieur par son corps visible, mais extérieur par son âme errante et vagabonde ? Et d'un autre côté, ne diriez-vous pas qu'un homme qui n'appartient pas à la famille consacrée au sacerdoce, mais qui aime Dieu et est aimé de Dieu, bien que se tenant hors du sanctuaire sacré, est néanmoins en réalité dans ses parties les plus intimes ? Il considère toute sa vie corporelle comme un séjour en terre étrangère ; mais, tant qu'il ne peut vivre que dans son âme, il pense demeurer dans son propre pays. (83) Car tout insensé est hors de l'amitié, même s'il ne s'écarte pas un seul instant de la fréquentation quotidienne des hommes. Mais tout sage est dans l'amitié, même s'il habite au loin, non seulement dans un autre pays, mais sous un autre climat et une autre région du monde. Mais, selon Moïse, un ami est si proche de quelqu'un qu'il ne diffère en rien de sa propre âme, car il dit : « l'ami qui est comme ton âme. » {34}{deutéronome 13:6.} (84) Et il dit encore : « Le prêtre ne sera pas un homme à part, lorsqu'il entrera dans le lieu très saint, jusqu'à ce qu'il en sorte ; » {35}{#le 16:17.} parlant non pas en référence aux mouvements du corps, mais à ceux de l'âme ; car l'esprit, tandis qu'il offre des sacrifices saints à Dieu en toute pureté, n'est pas un esprit humain mais un esprit divin ; mais lorsqu'il sert un objet humain, il descend alors du ciel et se transforme, ou plutôt il tombe sur la terre et sort, même si l'esprit peut encore rester à l'intérieur. (85) C'est donc très justement qu'il le fit sortir (exeμgagen exoμ) de la prison selon le corps, des cavernes existant dans les sens externes, des sophismes déployés dans un discours trompeur ; et au-delà de tout cela, hors de lui-même et hors

de l'idée que par son propre pouvoir exercé, auto-implanté et indépendant, il était capable de concevoir et de comprendre.

XVII. (86) Et après l'avoir conduit dehors, il lui dit : « Lève les yeux vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les dénombrer ; telle sera ta postérité. » {36}{#ge 15:5.} Il dit très joliment : « Ainsi sera ta postérité », elle ne sera pas si grande, égale en nombre aux étoiles ; car il n'entend pas ici faire allusion seulement à leur multitude, mais aussi à un nombre infini d'autres circonstances qui contribuent au bonheur entier et parfait. (87) « Ainsi sera ta postérité », dit Dieu, comme le firmament éthéré que tu contemples, si céleste, si plein d'une brillance sans ombre et pure (car la nuit est chassée du ciel, et les ténèbres de la vertu), tout à fait semblable aux étoiles, magnifiquement ornée, ayant une disposition qui ne connaît pas de déviation, mais qui est toujours la même et procédant de la même manière. (88) Car il entend parler de l'âme du sage comme d'une copie du ciel, ou, si l'on peut employer une expression aussi hyperbolique, comme d'un véritable ciel terrestre, ayant des apparences pures dans l'air, des mouvements bien ordonnés, un progrès harmonieux, des révolutions périodiques de caractère divin, des rayons de vertu semblables à des étoiles et brillants. Mais s'il est impossible de connaître le nombre des étoiles perceptibles par les sens extérieurs, combien plus doit-il l'être de compter celles qui ne sont discernables que par l'intellect ? (89) Car dans la même proportion, je suppose, que ce qui juge est meilleur ou pire que ce dont on juge (car l'esprit est meilleur que le sens extérieur, et le sens extérieur est plus terne que l'intellect) ; dans la même proportion les sujets du jugement diffèrent ; de sorte que les objets de l'intellect sont infiniment supérieurs à ceux des sens extérieurs ; car les yeux dans le corps sont la plus petite partie imaginable de l'œil de l'âme ; car l'un est comme le soleil, mais les autres ne ressemblent qu'à des lampes, qui sont tantôt allumées, tantôt éteintes.

XVIII. (90) C'est donc un ajout nécessaire que d'ajouter : « Abraham crut en Dieu » {37}{#ge 15:6.} à la louange de celui qui crut ainsi. Et pourtant, quelqu'un pourrait-il dire : « Juges-tu cela digne de louanges ? Qui ne prêterait pas attention à Dieu en disant ou en promettant quelque chose, fût-il le plus méchant et le plus impie de tous les hommes ? » (91) À qui nous répondrons : « Ne privez pas, mon bon homme, sans plus de renseignements, le sage de ses louanges, ni n'attribuez à des personnes indignes la plus parfaite des vertus, la foi ; et ne blâmez pas notre opinion sur ce point ; (92) car si vous voulez approfondir ce sujet et ne vous contentez pas de l'examiner superficiellement, vous verrez alors clairement que sans l'aide ou l'ajout de quelque chose d'autre, il n'est pas facile de croire en Dieu à cause de ce lien avec la mortalité dans lequel nous sommes impliqués, qui nous oblige à mettre quelque confiance dans l'argent, et la gloire, et l'autorité, et les amis, et la santé, et la vigueur du corps, et dans de nombreuses autres choses ; (93) mais se débarrasser de toutes ces choses étrangères, ne pas croire à la création, qui est, à tous égards, indigne de confiance en elle-même, et croire au seul Dieu vrai et fidèle, est l'œuvre d'un esprit grand et céleste, qui n'est plus séduit ou influencé par aucune des circonstances habituelles affectant la vie humaine.

XIX. (94) Et il est bien ajouté dans l'Écriture : « Et cela lui fut imputé à justice » : car rien n'est si juste que d'avoir une croyance pure et entière au seul Dieu. (95) Mais cela, bien que juste et cohérent avec la raison, était considéré comme une chose incroyable à cause de l'incrédulité de la plupart des hommes, que la sainte Écriture condamne, en disant que « s'ancrer fermement et immuablement dans le seul Dieu vivant est une chose à admirer parmi les hommes, qui ne possèdent pas le vrai bien sans mélange, mais il ne faut pas s'étonner si la vérité guide le jugement ; mais c'est l'attribut spécial de la justice.

XX. (96) L'Écriture poursuit : « Et il lui dit : Je suis Dieu, qui t'ai fait sortir du pays des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage. » Ces paroles ne sont pas seulement une promesse, mais la confirmation d'une promesse ancienne ; (97) car le bien qui lui avait été accordé auparavant constituait une rupture avec la philosophie chaldéenne, préoccupée par les choses de l'air, qui m'avait appris à supposer que le monde n'était pas l'œuvre de Dieu, mais qu'il était Dieu lui-même ; que le bien et le mal sont causés, pour toutes les choses existantes, par les mouvements et les révolutions périodiques fixes des étoiles, et que de ces mouvements dépend l'origine de tout bien et de tout mal ; et que le mouvement régulier (homaleμ) de ces corps célestes persuada ces hommes simples de considérer ces choses comme des présages, car le nom des Chaldéens étant interprété comme synonyme d'égalité (homaloteμs). (98) Mais la nouvelle bénédiction promise est l'acquisition de cette sagesse qui ne s'enseigne pas par les sens extérieurs, mais qui est comprise par l'esprit pur, et par laquelle se confirme la meilleure de toutes les émigrations ; lorsque l'âme quitte l'astronomie et apprend à s'appliquer à la

philosophie naturelle, à échanger des conjectures incertaines contre une compréhension certaine, et, à parler avec la vraie vérité, à quitter la créature pour le Créateur, et le monde pour son père et créateur ; (99) car les Écritures nous disent que les adeptes de la philosophie chaldéenne croyaient au ciel, mais que celui qui abandonna cette secte crut au souverain du ciel et au gestionnaire du monde entier, à savoir, en Dieu. Un très bel héritage, plus grand peut-être que la puissance de celui qui le reçoit, mais digne de la grandeur de celui qui le donne.

XXI. (100) Or, il ne suffit pas à l'amant de la sagesse d'espérer de bonnes choses et d'espérer toutes sortes de choses admirables, à cause des prédictions qui lui sont faites ; mais s'il ne connaît pas aussi la manière dont il parviendra à la succession de son héritage, il le trouve très pénible, car il a soif de connaissance et un désir insatiable d'y parvenir ; c'est pourquoi il pose cette question : « Seigneur Dieu, comment saurai-je que je l'hériterai ? » (101) Peut-être quelqu'un dira-t-il que cette question est contraire à la foi parfaite, car ressentir une telle difficulté est le propre de celui qui doute, tandis que c'est le propre de celui qui croit de ne rien chercher de plus. Nous devons donc dire qu'il doute et a cru, mais pas sur le même sujet, loin de là, car il a cru qu'il devait hériter de la sagesse, mais il cherche seulement à savoir de quelle manière cet événement se produira ; (102) C'est pourquoi le maître, après avoir loué son désir d'apprendre, commence son explication par la première instruction élémentaire, où il pose comme première et plus nécessaire la chose suivante : « Prends pour moi. » La phrase est brève, mais le sens est vaste ; car ces mots impliquent de nombreuses choses. (103) Premièrement, dit Dieu, tu n'as rien de bon en toi, mais ce que tu penses avoir, un autre te l'a donné. D'où l'on déduit que toutes choses appartiennent à Dieu qui les donne, mais qu'elles n'appartiennent pas à la créature qui n'a existé qu'après lui et qui tend les mains pour les prendre. (104) En second lieu, dit-il, même si vous les prenez, ne les prenez pas pour vous-même, mais considérez ce qui vous est ainsi donné comme un prêt ou un dépôt, et soyez prêt à le restituer à celui qui vous l'a déposé ou qui vous l'a donné, en rétribuant une faveur plus ancienne par une plus récente, et une bonté originelle par une autre offerte à la place, comme l'exigent la justice et la convenance.

XXII. (105) Car beaucoup d'hommes sont devenus méchants à l'égard de ces dépôts sacrés, ayant, par leur cupidité immodérée, usurpé le bien d'autrui comme s'il s'agissait du leur. Mais toi, ô homme de bien ! efforce-toi de toutes tes forces, non seulement de présenter ce que tu as reçu sans préjudice ni falsification, mais encore d'en prendre plus encore soin, afin que celui qui les a déposés chez toi n'ait aucun motif de blâmer le soin que tu as exercé. (106) Et ce que le Créateur de l'homme a déposé sous ta garde, ce sont l'âme, la parole et les sens externes, qui sont symboliquement appelés génisse, bélier et bouc dans les Écritures sacrées. Mais ces choses, certains se les sont appropriées d'un coup par amour-propre, tandis que d'autres les ont accumulées afin de pouvoir les restituer en temps voulu. (107) Or, de ceux qui se les sont appropriés, il est impossible de dire le nombre ; Français car qui d'entre nous ne pense pas que son âme, sa parole et ses sens externes, tous pris ensemble, lui appartiennent, pensant que sentir, parler et comprendre dépendent de lui seul ? (108) Mais de ceux qui gardent réellement leur foi sainte et inviolée, le nombre est très petit. De tels hommes attribuent à Dieu ces trois choses : l'âme, le sens externe et la parole. Car ils ont reçu toutes ces choses, non pour eux-mêmes, mais pour celui en faveur duquel ils confessent naturellement et à juste titre que les énergies selon chacune de ces trois choses dépendent de lui, à savoir, les imaginations et les appréhensions de l'esprit, les explications du langage et les perceptions des sens extérieurs. (109) Ceux, maintenant, qui s'attribuent ces choses, ont reçu un lot digne de leur propre perversité, à savoir une âme avide de complots contre les autres, souillée de passions irrationnelles et enveloppée d'une multitude de vices ; Tantôt avide de se livrer à une insolence violente par sa gloutonnerie et sa lascivité, comme s'il était dans un bordel ; tantôt retenu par la multitude de ses iniquités comme dans une prison, avec des actions mauvaises (non pas des hommes mais) qui méritent d'être traduites devant tous les juges. Deuxièmement, un langage insolent, loquace, aiguisé contre la vérité, nuisible à tous ceux qui se trouvent sur son chemin et déshonorant ceux qui le possèdent. Troisièmement, le sens externe, insatiable, se remplissant toujours des objets des sens extérieurs, mais par ses appétits immodérés ne pouvant jamais être satisfaits, méprisant tous ses moniteurs et correcteurs, de sorte qu'il refuse de les regarder ou de les écouter, et rejette avec dédain tout ce qu'ils lui disent pour son bien. (110) Mais ceux qui prennent ces choses non pour eux-mêmes mais pour Dieu, les attribuent chacune à Dieu, gardant ce qu'ils ont acquis d'une manière vraiment sainte et religieuse, gardant leur esprit, de sorte qu'il ne pense à rien d'autre qu'aux choses qui concernent Dieu et ses excellences,et leur discours de manière à ce qu'avec une bouche débridée, et avec des éloges, des hymnes et des annonces de bonheur, ils honorent le père de l'univers, rassemblant et montrant toute sa puissance d'interprétation et d'expression dans ce seul office ; et régulant les sens externes, de sorte que formant une conception de l'ensemble de ce monde qui est perceptible par eux, ils peuvent, d'une manière candide, honnête et

pure, relier à l'âme tout le ciel et la terre, et les natures dont la demeure est entre les deux, et tous les animaux et les plantes, et leurs énergies et facultés respectives, et tous leurs mouvements et leur existence stationnaire. (111) Car Dieu a implanté dans l'esprit un pouvoir de comprendre ce monde, qui n'est appréciable que par l'intellect, par sa propre puissance, mais le monde invisible au moyen des sens externes. Et si quelqu'un était capable de vivre dans toutes ses parties pour Dieu plutôt que pour lui-même, en regardant au moyen des sens externes dans les choses qui sont leurs objets propres, pour trouver la vérité ; et par l'intermédiaire de l'âme, en recherchant dans un esprit philosophique les objets propres de l'intelligence, et ces choses qui ont une existence réelle, et au moyen de ses organes de la voix, en chantant des hymnes à la louange du monde et de son Créateur, il aurait une vie heureuse et bénie.

XXIII. (112) Je crois donc que c'est ce qui est suggéré par ces mots : « Prends pour moi ». Dieu, voulant faire descendre du ciel sur la terre la perfection de sa divine vertu, par pitié pour notre race, afin qu'elle ne soit pas privée d'une meilleure part, a préparé symboliquement le tabernacle sacré et ce qu'il contient, une œuvre faite sur le modèle et à l'imitation de la sagesse. (113) Car il dit avoir érigé son oracle comme un tabernacle au milieu de notre impureté, afin que nous ayons de quoi nous purifier, en lavant et en purifiant tout ce qui souille et souille notre misérable vie, pleine de toute mauvaise réputation. Voyons maintenant de quelle manière il nous a commandé d'apporter les différentes choses qui doivent contribuer à l'ameublement du tabernacle. « Le Seigneur, dit l'Écriture, parla à Moïse, et dit : Parle aux enfants d'Israël, et prenez-moi les prémices de ce qu'il vous plaira de prendre de mes prémices. » (114) C'est pourquoi il est également ici injonction de ne pas prendre pour eux-mêmes, mais pour Dieu, en examinant qui donne ces choses, et en ne nuisant pas à ce qui est donné, mais en le préservant de tout danger et de toute tache, parfait et entier. Et l'injonction par laquelle il ordonne que les prémices lui soient offertes est pleine de doctrine ; car, en vérité, les commencements des corps et des choses sont examinés en référence à Dieu seul ; (115) et cherchez si vous voulez tout comprendre, plantes et animaux, arts et sciences. Les premières graines des plantes sont-elles donc les actes de l'agriculture ou les œuvres invisibles de la nature invisible ? Que demander de plus ? Que sont les œuvres des hommes et des autres animaux ? N'ont-ils pas leurs parents comme causes coopérantes, et la nature comme cause première, plus importante et plus réelle ? (116) Et la nature n'est-elle pas la source, la racine et le fondement de tous les arts et de toutes les sciences, ou tout autre nom qu'il vous plaira de donner au plus ancien des principes, la nature, sur laquelle reposent toutes les spéculations ? Et si la nature n'est pas posée en premier lieu comme fondement, tout est imparfait, et c'est pourquoi quelqu'un me semble avoir dit avec beaucoup de bonheur :

Le premier début représente en grande partie la moitié du tout.

XXIV. (117) C'est donc à juste titre que l'Écriture sainte ordonne d'offrir les prémices au Dieu souverain. Dans un autre passage, nous lisons : « Le Seigneur parla à Moïse, disant : Consacre-moi tout premier-né ; tout premier-né, tout premier-né parmi les enfants d'Israël, homme ou animal, m'appartient. » (118) Ainsi, il est clairement affirmé dans ces mots que toutes les choses premières, que ce soit en termes de temps ou de puissance, appartiennent à Dieu, et plus particulièrement tous les premiers-nés ; puisque toute cette race impérissable sera justement attribuée au Dieu immortel ; et s'il est quelque chose qui ouvre le sein maternel, que ce soit de l'homme, ce qui signifie ici la parole et la raison, ou de l'animal, ce qui signifie les sens et le corps, (119) Car ce qui ouvre le sein de toutes ces choses, qu'il s'agisse de l'esprit, pour lui permettre de comprendre les choses appréciables uniquement par l'intellect, ou de la parole, pour lui permettre d'exercer les énergies de la voix, ou des sens externes, pour les rendre aptes à recevoir les impressions produites par leurs sujets appropriés, ou du corps, pour l'adapter à ses conditions ou mouvements stationnaires appropriés, c'est le Verbe invisible, spermatique, technique et divin, qui doit être le plus justement consacré au Père. (120) Et, en effet, comme le sont les commencements de Dieu, ainsi le sont les fins de Dieu ; et Moïse en est témoin, lorsqu'il ordonne de « séparer la fin et de confesser qu'elle est due à Dieu ». {41}{Il y a probablement une corruption ici. La référence marginale se rapporte au Nombre 21:41 et le chapitre ne compte que trente-cinq versets. La même chose s'est produite dans un ou deux cas précédents.} Les choses du monde en témoignent également. Comment cela ? (121) Le commencement d'une plante est la graine, et la fin est le fruit, chacun d'eux étant l'œuvre, non de l'agriculture, mais de la nature. De même, le commencement de la connaissance est la nature, comme cela a été démontré, mais la fin ne peut jamais atteindre l'humanité, car nul n'est parfait dans quelque domaine d'étude que ce soit. Or, il est évident que toute excellence et toute perfection appartiennent à un seul Être. Nous sommes donc portés, pour l'avenir, aux confins du commencement et de la fin, apprenant, enseignant, cultivant la terre,

travaillant tout le reste, comme si nous accomplissions réellement quelque chose, afin que la créature elle aussi semble faire quelque chose. (122) C'est pourquoi, avec une connaissance plus parfaite, Moïse a confessé que les prémices et la fin appartiennent à Dieu, parlant de la création du monde, où il dit : « Au commencement, Dieu créa… » {42}{Genèse 1:1.} Et il dit encore : « Dieu acheva le ciel et la terre. » (123) C'est pourquoi il dit maintenant : Prends pour moi, s'attribuant ce qui lui convient, et exhortant son auditeur à ne pas falsifier ce qui lui est donné,mais d'en prendre soin d'une manière digne de son importance. Et encore, dans un autre passage, celui qui n'a besoin de rien, et qui, pour cette raison, ne prend rien, confessera qu'il prend quelque chose, afin de donner à ses adorateurs le sentiment de piété, d'implanter en eux un désir de sainteté, et de plus d'aiguiser leur zèle pour son service, comme quelqu'un qui accueille favorablement le culte et le service sincères d'une âme bienveillante. (124) « Car voici », dit-il, « j'ai pris les Lévites à la place de tous les premiers-nés des enfants d'Israël ; ils seront leur rançon » ; {43}{#nu 3:12.} c'est pourquoi nous prenons et donnons, mais il est dit que nous prenons avec une stricte exactitude, mais ce n'est que par un abus métaphorique du terme que nous sommes dits que nous donnons, pour les raisons que j'ai déjà mentionnées. Et c'est avec beaucoup de bonheur qu'il a appelé les Lévites une rançon, car rien ne conduit aussi complètement l'esprit à la liberté que de fuir pour se réfugier et devenir un suppliant de Dieu ; et c'est ce que la tribu consacrée des Lévites professe particulièrement être.

XXV. (125) Ayant donc dit tout ce qu'il convient sur ces sujets, passons à ce qui suit ; car nous avons différé l'examen de nombreuses choses qui méritent d'être examinées avec exactitude. « Prenez-moi », dit Dieu, « une génisse qui n'a jamais été attelée ni maltraitée, tendre et jeune » {44}{#ge 15:9.} et exultante ; c'est-à-dire une âme apte à recevoir facilement gouvernement, instruction et surveillance. « Prenez-moi aussi un bélier », c'est-à-dire une parole contestataire et parfaite, capable de disséquer et de renverser les sophismes de ceux qui avancent des opinions contraires, et capable aussi d'assurer la sécurité, le bon ordre et la régularité à celui qui en use. (126) « Prends pour moi » aussi le sens externe, qui vit et dirige toutes ses énergies vers le monde qu'il perçoit, c'est-à-dire « une chèvre », âgée de trois ans révolus, jouissant d'une force solide et nombreuse, ayant un commencement, un milieu et une fin. Outre tout cela, « une tourterelle et un pigeon », c'est-à-dire la sagesse divine et humaine, toutes deux ailées et habituées à planer haut, différentes l'une de l'autre autant que le genre diffère de l'espèce ou la copie du modèle ; (127) car la sagesse divine affectionne les lieux solitaires, aimant la solitude, à cause du Dieu unique dont elle est la possession ; et celle-ci est appelée symboliquement une tourterelle ; mais l'autre est calme, apprivoisée et grégaire, hantant les cités des hommes et se réjouissant de sa demeure parmi les mortels, et c'est pourquoi ils la comparent à un pigeon.

XXVI. (128) Moïse me semble avoir voulu représenter ces vertus au sens figuré lorsqu'il appelle les sages-femmes des Égyptiens Shiphra et Pouah, {45}{#ex 1:15.} car le nom Shiphra, interprété, signifie « petit oiseau », et Pouah « rouge ». Or, c'est le propre de la sagesse divine, comme un oiseau, de toujours planer haut ; mais c'est le propre de la sagesse humaine d'étudier la modestie et la tempérance, au point de rougir de tout ce qui est digne de faire rougir ; (129) et, comme preuve manifeste de cela, l'Écriture dit : « Il prit pour lui toutes ces choses. » {46}{#ge 15:10.} C'est l'éloge d'un homme vertueux, qui conserve le dépôt sacré de ce qu'il a reçu : l'âme, les sens extérieurs, la parole, la sagesse divine, la connaissance humaine, d'une manière pure et sans artifice, non pour lui-même, mais seulement pour celui qui a eu confiance en lui. (130) Après cela, l'Écriture continue en disant : « Et il les divisa par le milieu », sans expliquer qui l'a fait, afin que vous compreniez que c'était le Dieu ignorant qui les divisait, et qu'il divisait toutes les natures des corps et des choses l'une après l'autre, qui semblaient être étroitement ajustées ensemble et unies par sa parole, qui coupe à travers tout ; laquelle étant aiguisée au plus fin bord possible, ne cesse jamais de diviser tous les objets des sens extérieurs, (131) et quand elle les a tous parcourus, et est arrivée à ce qui est appelé atomes et indivisible, alors ce diviseur commence à partir d'eux pour diviser ces choses qui peuvent être contemplées par les spéculations de la raison en portions indicibles et indescriptibles, et pour « battre l'or en fines lames, »{47}{#ex 39:3.} comme des cheveux, comme le dit Moïse, les faisant en une seule longueur sans largeur, comme des lignes insubstantielles. (132) Il divisa donc chacune des trois victimes au milieu, divisant l'âme en partie rationnelle et irrationnelle, la parole en vérité et en mensonge, et le sens extérieur en imaginations qui peuvent être comprises et ne peuvent pas être comprises ; et il plaça immédiatement ces divisions exactement opposées l'une à l'autre, c'est-à-dire la partie rationnelle opposée à l'irrationnelle, la vérité au mensonge, ce qui est compréhensible à ce qui est incompréhensible, laissant les oiseaux indivisibles ; car il était impossible de diviser les sciences incorporelles et divines en contraires opposées l'une à l'autre.

XXVII. (133) Mais comme la discussion sur la division en portions égales et sur celle des contraires opposés est d'une grande étendue et d'une importance nécessaire, nous ne la laisserons pas entièrement de côté, ni ne nous y attarderons longuement ; mais, l'examinant telle quelle, nous nous contenterons des choses qui nous sembleront appropriées à la situation. Car, de même que le Créateur a divisé notre âme et nos membres par le milieu, de même, de la même manière, il a divisé l'essence de l'univers lorsqu'il a créé le monde ; (134) car, l'ayant prise, il a commencé à la diviser ainsi : d'abord, il a fait deux divisions, la lourde et la légère, séparant ce qui était épais de ce qui était plus subtil. Ensuite, il a de nouveau fait une seconde division de chaque partie, divisant la partie subtile en air et en feu, et la partie plus dense en eau et en terre ; Français et, tout d'abord, il a posé ces éléments, qui sont perceptibles par les sens extérieurs, pour être, pour ainsi dire, les fondements du monde qui est perceptible par les sens extérieurs. (135) De plus, il a subdivisé le lourd et le léger selon d'autres idées, car il a divisé la lumière en froid et chaud; et le froid il a appelé air, et ce qui était chaud par nature il a appelé feu. Le lourd, de nouveau, il a divisé en humide et sec; et le sec il a appelé terre, et l'humide il a appelé eau - (136) et chacun de ceux-ci, de nouveau, a reçu d'autres subdivisions supplémentaires ; car la terre a été divisée en continents et îles, et l'eau en mer et rivières, et toutes sources potables, et l'air a été divisé en solstices d'été et d'hiver; le feu, aussi, a été divisé en ce qui est utile (mais le feu est une chose très insatiable et destructrice), et aussi par une division différente en ce qui est salvateur; et cette division a été assignée à la conformation du ciel. (137) Mais comme il a divisé les choses entières, il a aussi divisé les divisions particulières, dont les unes étaient animées et les autres inanimées ; et parmi les inanimées, il a fait une division en celles qui restent toujours au même endroit, dont le lien est l'habitude, et celles qui se meuvent, non pas pour changer de place, mais pour croître, ce qu'une nature indescriptible a vivifié. De plus, parmi celles-ci, celles qui sont d'origine sauvage produisent des fruits sauvages, qui sont la nourriture des bêtes brutes ; mais d'autres produisent de bons fruits, dont la culture a été exigée par une surveillance et des soins diligents, et celles-ci produisent des fruits pour le plus apprivoisé de tous les animaux, c'est-à-dire pour l'homme, afin qu'il en profite. (138) Et non seulement il a divisé les choses inanimées et celles qui avaient reçu une âme et une vitalité d'une seule manière - car il a défini parmi celles-ci une espèce comme celle des animaux irrationnels et une autre comme celle des animaux rationnels - mais il a aussi subdivisé chacune de ces choses, divisant les irrationnels en espèces sauvages et domestiques, et les rationnels en mortels et immortels. (139) De plus, il a fait deux divisions des mortels,Français l'un d'eux il appela hommes, et l'autre femmes ; et, de la même manière, il divisa les animaux irrationnels en mâles et femelles. Et ces choses furent aussi soumises à d'autres divisions nécessaires, qui les distinguèrent ; les animaux ailés étant distingués des créatures terrestres, les créatures terrestres des créatures aquatiques, et les créatures aquatiques, de nouveau, des deux extrémités. (140) Ainsi Dieu, ayant aiguisé sa propre parole, le diviseur de toutes choses, divise l'essence de l'univers qui est dépourvue de forme et dépourvue de toute qualité distinctive, et les quatre éléments du monde qui ont été séparés de cette essence, et les plantes et les animaux qui ont été consolidés au moyen de ces éléments.

XXVIII. (141) Mais puisque Moïse non seulement emploie l'expression « il divisa », mais dit encore « il divisa au milieu », il est nécessaire de dire quelques mots sur le sujet des divisions égales ; car ce qui est habilement divisé juste au milieu fait deux divisions égales. (142) Et personne ne pourrait jamais diviser quoi que ce soit en deux parties exactement égales ; mais il est inévitable que l'une des divisions soit un peu inférieure, ou dépasse un peu, sinon beaucoup, du moins d'une petite quantité, dans chaque cas, ce qui échappe en effet à la perception de nos sens extérieurs qui ne s'intéressent qu'aux fardeaux plus grands et plus tangibles de la nature et de l'habitude, mais qui sont incapables de comprendre les atomes et les choses indivisibles. (143) Mais il est établi par la parole incorruptible de la vérité qu'il n'y a rien d'égal dans l'inégalité. Dieu seul semble donc parfaitement juste, et seul capable de diviser les corps et les choses, de telle sorte qu'aucune division ne soit supérieure ou inférieure à l'autre par la portion la plus petite et la plus indivisible, et lui seul est capable d'atteindre à une égalité sublime et parfaite. (144) S'il n'y avait donc qu'une seule idée de l'égalité parfaite, ce qui précède suffirait amplement. Mais comme il y en a plusieurs, n'hésitons pas à ajouter quelques considérations pertinentes. Car le mot « égal » est utilisé dans un sens lorsqu'on parle de nombres, comme lorsque nous disons que deux sont égaux à deux et trois à trois ; et que nous parlons d'autres nombres de la même manière. Mais il l'est dans un autre sens lorsqu'on parle de grandeur, comme égaux en longueur, en largeur ou en profondeur, qui sont toutes des proportions différentes. Car un lutteur comparé à un lutteur, ou une coudée à une coudée, sont égaux en grandeur, mais différents en puissance, comme c'est le cas aussi pour les mesures et les poids. (145) Or, l'idée d'égalité est nécessaire, tout comme celle d'égalité proportionnelle, selon laquelle peu de choses sont considérées comme égales à beaucoup, et les petites choses égales aux grandes. Les cités ont coutume d'utiliser cette égalité

proportionnelle aux circonstances, en ordonnant à chaque citoyen de contribuer une part égale de ses biens, non pas en nombre, mais proportionnelle à la valeur de son impôt, de sorte que, dans certains cas, celui qui contribue cent drachmes semblera avoir apporté une somme égale à celui qui contribue un talent.

XXIX. (146) Ces choses étant ainsi esquissées précédemment, voyez maintenant comment Dieu, divisant les choses par le milieu, les a divisées en portions égales selon toutes les idées d'égalité qui se produisent dans la création de l'univers. Il a divisé les choses lourdes de manière à les rendre égales en nombre aux légères, deux à deux ; c'est-à-dire, de sorte que la terre et l'eau, étant des choses pesantes, sont égales en nombre à celles qui sont par nature lumière, air et feu. De même, il a fait un égal à un, la chose la plus sèche à la chose la plus humide, la terre à l'eau ; et la chose la plus froide à la chose la plus chaude, l'air au feu. De même, il a séparé la lumière des ténèbres, le jour de la nuit, l'été de l'hiver, l'automne du printemps ; et ainsi de suite. (147) De même, il a divisé les choses de manière à rendre ses divisions égales en grandeur ; Français tels que les cycles parallèles dans le ciel, et ceux qui appartiennent aux équinoxes de printemps et d'automne, et ceux qui appartiennent aux solstices d'hiver et d'été. Et sur la terre, il a divisé les zones, deux étant égales l'une à l'autre, qui étant placées près des pôles sont gelées par le froid, et de ce fait sont inhabitables. Et il en a placé deux sur les frontières entre ces deux et la zone torride, et ces deux-là, disent-ils, sont le séjour d'une température heureuse de l'air, l'une d'elles étant située vers le sud et l'autre vers le nord. (148) Or, les divisions du temps sont égales en point de longueur, le jour le plus long étant égal à la nuit la plus longue, et le jour le plus court étant égal à la nuit la plus courte, et la durée moyenne du jour à la durée moyenne de la nuit. Et l'égalité de grandeur des autres jours et nuits semble être indiquée principalement par les équinoxes. (149) De l'équinoxe de printemps au solstice d'été, le jour reçoit une augmentation de sa durée, et la nuit, d'autre part, subit une diminution ; Jusqu'à ce que le jour le plus long et la nuit la plus courte soient tous deux accomplis. Puis, après le solstice d'été, le soleil, revenant sur sa route, ni plus vite ni plus lentement qu'il n'avait avancé, mais conservant toujours la même différence de la même manière, ayant une disposition constamment égale, poursuit sa route jusqu'à l'équinoxe d'automne ; puis, ayant égalisé le jour et la nuit, il commence à augmenter la durée de la nuit, diminuant le jour jusqu'au solstice d'hiver. (150) Et lorsqu'il a fait de la nuit la nuit la plus longue et du jour le jour le plus court, revenant alors en arrière et adoptant les mêmes distances qu'auparavant, il arrive à nouveau à l'équinoxe de printemps. Ainsi, les différences de temps qui semblent inégales possèdent en réalité une parfaite égalité de grandeur, non pas aux mêmes saisons, mais à des saisons différentes de l'année.

XXX. (151) Un effet très semblable s'observe chez les différentes parties des animaux, et particulièrement chez l'homme. Car la main est égale à la main, le pied à son pied, et presque tous les autres membres du corps sont égaux en grandeur à leurs membres correspondants, ceux de la main gauche étant égaux à ceux de la main droite. Et il y a un nombre considérable de choses qui sont égales entre elles en puissance, tant parmi les choses humides que sèches, et dont le jugement se manifeste dans les mesures, les balances et autres objets de ce genre. (152) Et presque toutes les choses sont égales en proportion, même les petites et les grandes choses du monde entier. Car ceux qui ont examiné les questions de philosophie naturelle avec une certaine précision disent que les quatre éléments sont tous égaux en égalité proportionnelle. Et c'est par la proportion que le monde entier est composé, uni et doté d'une consistance telle qu'il demeure stable à jamais, la proportion ayant distribué l'égalité à chacune de ses parties. (153) Et ils disent aussi que les quatre éléments qui sont en nous, la sécheresse, l'humidité, le froid et la chaleur, ont tous été mélangés ensemble et bien adaptés par une égalité proportionnelle, et qu'en fait toute notre composition n'est rien d'autre qu'un mélange des quatre puissances combinées ensemble par une égalité de proportion.

XXXI. (154) Mais quiconque examinerait toutes ces choses pourrait ajouter une liste interminable d'arguments et d'exemples à la présente discussion. S'il y réfléchissait, il trouverait les plus petits animaux égaux aux plus grands quant aux proportions ; par exemple, il trouverait l'hirondelle égale à l'aigle, le hareng égal à la baleine, et la fourmi égale à l'éléphant. Car le corps et l'âme, et encore les douleurs et les plaisirs, et de plus l'affection et l'aversion pour les choses, et tous les autres sentiments que la nature animale éprouve, sont presque tous semblables, étant rendus égaux par la règle de proportion. (155) Ainsi, certains hommes ont osé affirmer que le plus petit des animaux, l'homme, est égal au monde entier, considérant que chacun d'eux est constitué d'un corps et d'une âme raisonnable, de sorte que, par une expression figurée, ils ont appelé l'homme un petit monde, et le monde un grand homme. (156) Et en enseignant cela, ils ne sont pas très loin du but, mais ils savent que l'art de Dieu selon lequel il a créé toutes choses, n'admettant ni intensité extraordinaire ni relâchement ; mais restant

toujours le même, a fait de chaque chose existante une perfection, le Créateur employant tous les nombres et toutes les idées qui tendent à la perfection.

XXXII. (157) Car, comme le dit Moïse, « Il jugeait selon les petits et selon les grands », engendrant et façonnant tout, sans rien enlever à l'éclat de son art par l'obscurité de ses matériaux, ni rien y ajouter par leur éclat ; (158) car tous les artistes qui ont quelque réputation désirent travailler admirablement les matériaux qu'ils prennent, qu'ils soient coûteux ou bon marché. Et jusqu'à présent, certains, animés d'un amour extraordinaire pour la distinction, ont même dépensé plus d'habileté à travailler des matériaux de peu de valeur qu'à ceux qui sont coûteux, voulant compenser les défauts des matériaux par un surcroît d'habileté. (159) Or, aucun matériau n'a de valeur aux yeux de Dieu, car il a donné à tous les matériaux une part égale de son habileté. À ce propos, il est dit dans les Saintes Écritures : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon. » (49) Or, les choses qui reçoivent un même degré de louange sont, de toute façon, tenues en égale estime par celui qui confère la louange. (160) Et ce que Dieu louait, ce n'étaient pas les matériaux qu'il avait créés, dénués de vie et de mélodie, facilement dissous, et de plus, de par leur nature intrinsèque, périssables, disproportionnés et pleins d'iniquité, mais plutôt son propre ouvrage habile, accompli selon une puissance et une science égales et bien proportionnées, toujours semblables et identiques. À ce propos, toutes choses étaient également considérées comme égales et semblables selon toutes les règles de proportion, selon les principes de l'art et de la science.

XXXIII. (161) Et s'il est quelqu'un au monde qui loue l'égalité, c'est bien Moïse. Premièrement, il compose des hymnes en son honneur, et partout, et il la qualifie de propriété particulière de la justice, comme son nom même le montre en quelque sorte. Il divise les corps et les choses en deux parties égales ; et deuxièmement, il blâme l'injustice, artisane de la plus honteuse inégalité. (162) Or, l'inégalité a été la mère de deux guerres, la guerre étrangère et la guerre civile, comme, d'autre part, l'égalité est la mère de la paix. Et il prononce aussi le panégyrique le plus manifeste de la justice, et le reproche le plus indéniable de l'injustice lorsqu'il dit : « Tu ne commettras d'injustice dans aucun jugement, ni dans les mesures, ni dans les poids, ni dans les balances : une balance juste, des poids justes, et un tas juste, seront à toi. » {51}{#le 19:35.} Et dans le Deutéronome, il dit : « Il n'y aura pas de faux poids dans ton sac ; ton poids sera vrai et juste ; il n'y aura pas un petit poids et un grand, afin que tes jours soient multipliés sur la terre que l'Éternel, ton Dieu, te donne en héritage, car quiconque commet l'injustice est en abomination à l'Éternel. » {52}{#de 25:13.} (163) C'est pourquoi Dieu, qui aime la justice, hait et a en horreur l'injustice, mendicité de sédition et de maux ; et dans un passage, le législateur présente l'égalité comme la muse de la justice, dès la création du ciel tout entier. Il dit en effet : « Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres, et il appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. » (164) Car c'est l'égalité qui a attribué la nuit et le jour, la lumière et les ténèbres aux êtres existants. C'est aussi l'égalité qui a divisé le genre humain en homme et femme, créant deux divisions, inégales en force, mais parfaitement égales pour le but principal que la nature avait en vue : la génération d'un troisième être humain semblable à eux. Car, dit Moïse, « Dieu fit l'homme ; il le créa à l'image de Dieu ; il les créa homme et femme. » (54) Il ne dit plus « lui », mais « eux », au pluriel, adaptant l'espèce au genre, qui, comme je l'ai déjà dit, ont été divisés avec une parfaite égalité.

XXXIV. (165) Il répartit le froid et le chaud, l'été et le printemps, les différentes saisons de l'année, divisées par la même Parole. Les trois jours qui précédèrent la création du soleil sont en nombre égal aux trois jours de la première semaine qui suivit, le nombre six étant divisé également afin de mettre en évidence le caractère de l'éternité et du temps. Car ainsi Dieu assigna trois jours à l'éternité avant l'apparition du soleil, et ceux qui suivirent, il les assigna au temps ; le soleil étant une imitation de l'éternité, et le temps et l'éternité étant les deux puissances principales du Dieu vivant ; (166) l'une étant sa puissance bienfaisante, selon laquelle il créa le monde et en vertu de laquelle il est appelé Dieu ; l'autre étant sa puissance de châtiment, selon laquelle il gouverne ce qu'il a créé, en vertu de laquelle il est appelé Seigneur. Il déclare ici que ces deux puissances sont divisées au milieu, car il se tient au-dessus d'elles. « Car, dit-il, je vous parlerai du haut du propitiatoire, au milieu, entre les deux Chérubins » {55}{#ex 25:22.} afin de montrer que les puissances les plus anciennes du Dieu vivant sont égales, c'est-à-dire que sa puissance bienfaisante et sa puissance châtiante sont toutes deux divisées par la même Parole qui divise.

XXXV. (167) Mais quels sont les piliers des dix lois génériques qu'il appelle tables ? Ils sont au nombre de deux, égaux en nombre aux parties de l'âme, la partie rationnelle et la partie irrationnelle, qui doivent être instruites et

corrigées, étant à leur tour divisées par le Législateur ; « car les tables étaient l'œuvre de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu gravée sur les tables. » (168) Et, en effet, des dix commandements gravés sur ces tables, qui sont proprement et spécialement des lois, il y a une division égale en deux nombres de cinq ; le premier contient le principe de justice relatif à Dieu, et le second celui relatif à l'homme. (169) Or, parmi ces principes de justice relatifs à Dieu, la première loi énoncée s'oppose à la doctrine polythéiste et nous enseigne que le monde est gouverné par un seul gouverneur. Français La seconde est celle qui interdit aux hommes de faire des dieux de choses qui ne sont les causes de rien, au moyen des arts perfides des peintres et des sculpteurs, que Moïse a bannis de sa propre constitution qu'il se proposait d'établir, les condamnant à un bannissement éternel, afin que le seul vrai Dieu puisse être honoré dans la vérité et la simplicité. (170) La troisième loi concerne le nom du Seigneur, non pas ce nom qui n'a pas encore atteint ses créatures ; car ce nom est indicible, mais le nom qui lui est constamment appliqué comme manifesté dans ses puissances ; car il est commandé de ne pas prendre son nom en vain. Le quatrième commandement concerne le septième jour, toujours vierge et sans mère, afin que la création, veillant à être toujours exempte de travail, puisse ainsi se souvenir de celui qui fait tout sans être vu. (171) Le cinquième commandement concerne l'honneur dû aux parents. Car c'est aussi un commandement sacré ; (172) Ce commandement se trouve, pour ainsi dire, à la frontière entre les deux tables de lois relatives à Dieu et à l'homme. Il délimite ainsi les cinq lois relatives à la piété, ainsi que celles qui comprennent la prévention du tort à son prochain. Car les parents mortels sont les limites des puissances immortelles qui, engendrant tout selon la nature, ont permis à cette race inférieure et mortelle d'imiter ses propres pouvoirs de génération et ainsi de propager sa propre semence. Car Dieu est le commencement de toute génération, et l'espèce mortelle de l'humanité, étant la plus basse et la moins honorée de toutes, en est la fin. (173) L'autre table des cinq lois est l'interdiction de l'adultère, du meurtre, du vol, du faux témoignage et de la cupidité. Il s’agit de règles génériques, englobant presque toutes les infractions quelles qu’elles soient,et à l'une de ces règles chaque action particulière et spéciale est naturellement référencée.

XXXVI. (174) Mais vous voyez aussi que les sacrifices quotidiens qui se produisent régulièrement sont divisés en portions égales ; une portion étant le sacrifice que les prêtres offrent pour eux-mêmes, composé de la meilleure farine de blé, et l'autre étant celui qu'ils offrent pour toute la nation, composé de deux agneaux, qu'il leur est spécialement commandé d'offrir. {57}{#le 6:20.} Car la loi leur commande d'offrir une moitié des sacrifices mentionnés ci-dessus tôt le matin, et l'autre moitié au crépuscule du soir, afin que Dieu puisse recevoir son tribut de remerciements approprié pour les bénédictions qui sont déversées sur tous les hommes pendant la nuit. (175) Vous voyez aussi que les pains qui sont placés sur la table sacrée sont divisés par les douze en parts égales, de manière à être distribués à chaque compagnie de six en nombre, et sont ainsi placés comme un mémorial des tribus qui sont d'un nombre correspondant : une moitié, la vertu, c'est-à-dire Léa, reçut comme sa part, étant devenue la mère de six chefs de tribus ; et l'autre moitié tomba au sort des enfants de Rachel et de ceux des autres femmes. (176) Vous voyez aussi que les douze pierres d'une émeraude sur le vêtement qui descendent jusqu'aux pieds des prêtres sont divisées également sur le côté droit et sur le côté gauche du vêtement ; sur lequel, étant divisés en nombres égaux de six, les noms des douze patriarches des tribus étaient gravés, étant des caractères divins gravés sur des piliers, mémoriaux de natures divines. (177) Que dois-je dire de plus ? Français N'a-t-il pas aussi, prenant deux montagnes symboliquement pour signifier deux races, et les ayant de nouveau divisées selon des principes d'égalité de proportion, attribué l'une à ceux qui bénissent, et l'autre à ceux qui maudissent ; établissant des chefs de tribus sur chacune afin de donner des avertissements à ceux qui en ont besoin, et de leur montrer que les malédictions sont égales en nombre aux bénédictions, et presque, s'il est permis de le dire, d'égale valeur ? (178) Car les louanges des bons et les reproches des méchants sont d'un même service, car éviter le mal et choisir le bien sont, chez toutes les personnes sensées, considérés comme une seule et même chose.

XXXVII. (179) Je suis profondément impressionné par le choix et le partage des deux boucs apportés en offrande expiatoire, selon un principe obscur et incertain : le tirage au sort. Car de ces deux principes, celui qui s’occupe des vertus divines est consacré et mis à part pour être offert à Dieu ; mais celui qui se consacre aux soucis du malheur humain est attribué à la créature bannie, car la part que les Écritures saintes appellent bouc émissaire, puisqu’il est éloigné de sa place, poursuivi et éloigné de la vertu. (180) Et, comme pour l’argent pur et bon, comme il y a beaucoup de choses dans la nature, le diviseur invisible ne vous apparaît-il pas pour les diviser en parts égales et distribuer l’argent bon et éprouvé à l’amateur d’instruction, et l’argent mal frappé et mauvais à l’ignorant ? Car, dit Moïse, « ce qui n'avait pas de marque appartenait à Laban, et ce qui était marqué appartenait

à Jacob. » {58}{Genèse 30:42.} (181) Car l'âme, étant, comme l'a dit un écrivain ancien, une tablette de cire, bien qu'elle soit dure et résistante, repousse et refuse les impressions qu'on tente d'y imprimer ; et reste nécessairement indistincte par aucune figure. Mais lorsqu'elle devient traitable et souple à un degré modéré, elle reçoit alors des impressions profondes, et après avoir enlevé l'empreinte du sceau, elle conserve fidèlement les apparences qui y sont imprimées, de sorte qu'elles ne peuvent être effacées.

XXXVIII. (182) De plus, la division égale des sacrifices de sang est certainement de nature à exciter notre admiration : division que le grand prêtre Moïse, ayant la nature pour maître, a faite ; car, dit l'Écriture, « Il prit la moitié du sang, la versa dans les coupes ; et l'autre moitié il la versa sur l'autel. » {59}{#ex 24:6.} Afin de montrer que le genre sacré de la sagesse est d'une double nature, l'une étant divine, et l'autre humaine : (183) et le genre divin est pur et non frelaté, c'est pourquoi il sacrifie au Dieu pur, sans mélange, et seul existant dans l'unité ; mais le genre humain est d'une nature mélangée et alliée, et par conséquent dissipe l'unanimité et la communauté de notre race mélangée, combinée et composée, et effectue tout plutôt qu'une harmonie appropriée des mélodies ou des mœurs. (184) Mais la partie pure et non mélangée de l'âme est l'esprit pur, qui, étant inspiré par le ciel d'en haut, lorsqu'il est préservé dans un état exempt de toute maladie et de tout malheur, est très convenablement répandu et dissous dans les éléments d'une libation sacrée, et ainsi restitué d'une manière appropriée à Dieu, qui l'a inspiré et préservé de toute infliction de mal ; mais la partie mélangée est entièrement celle des sens extérieurs, et pour cette partie la nature a fait des cratères appropriés. (185) Or, les cratères du sens de la vue sont les yeux, ceux de l'ouïe sont les oreilles, ceux de l'odorat sont les narines, et ainsi de suite avec les réceptacles appropriés pour chaque sens. Sur ces cratères, la parole sacrée verse une partie de son sang, pensant qu'il est juste que la partie irrationnelle de nous soit dotée d'âme et de vitalité, et devienne d'une certaine manière rationnelle ; (186) N'est-ce pas de la même manière que la sainte double drachme a été divisée ?{60}{#ex 30:13.} Pour que nous en purifiions la moitié, à savoir une drachme, en l'offrant comme rançon pour nos âmes : que le seul Dieu libre, le seul Dieu libérateur, lorsqu'il s'adresse à nous par la voix de la supplication, et parfois même sans aucune supplication, délivre par la force du despotisme cruel et amer des passions et des iniquités ; mais l'autre partie, nous pouvons la laisser à la race qui n'est jamais libre, mais qui est d'un tempérament servile ; classe de laquelle était l'homme qui a dit : « J'ai aimé mon Seigneur » ;{61}{#ex 21:5.} c'est-à-dire l'esprit qui est le maître en moi ; « et ma femme », c'est-à-dire le sens extérieur qui lui est cher, et la gouvernante de ses passions ; « et mes enfants », c'est-à-dire les maux qui en sont la progéniture ; « je ne partirai pas libre. » (187) Car il est tout à fait inévitable qu'une telle description de personnes obtienne un sort qui n'en est pas un,et que le bouc émissaire acheté avec la double drachme doit leur être donné, ce qui est exactement le contraire de la drachme et de l'unité offerte à Dieu. Et il est de la nature de l'unité de ne pouvoir être ni additionnée ni soustraite, dans la mesure où elle est l'image du seul Dieu complet ; (188) car toutes les autres choses sont intrinsèquement et par leur propre nature lâches ; et s'il existe quelque part quelque chose de consolidé, c'est qu'il a été lié par la parole de Dieu, car cette parole est un ciment et une chaîne, emplissant toutes choses de son essence. Et la parole, qui relie et attache tout, est particulièrement pleine d'elle-même, n'ayant besoin de rien d'autre.

XXXIX. (189) C'est donc tout naturellement que Moïse dit : « Celui qui est riche n'ajoutera rien, et celui qui est pauvre ne retranchera rien de la moitié du double drachme », qui est, comme je l'ai dit précédemment, une drachme et une unité ; à quoi chacun pourrait citer ce vers du poète :

Avec toi je finirai, avec toi je commencerai.

(190) Car même un nombre infiniment infini, formé de la suite d'autres nombres, doit, une fois dissous, aboutir à une unité ; et de même, il doit commencer par une unité, puis se composer pour former une multitude illimitée. C'est pourquoi ceux qui ont étudié ces questions n'ont pas appelé l'unité un nombre, mais plutôt un élément, et le commencement du nombre. (191) De plus, cette nourriture céleste de l'âme, que Moïse appelle manne, la Parole de Dieu la répartit en parts égales entre tous ceux qui doivent en faire usage, veillant particulièrement à l'égalité. Moïse en témoigne lorsqu'il dit : « Celui qui avait beaucoup n'avait pas trop, et celui qui avait peu n'était pas dans le besoin. » {63}{#ex 16:18.} car tous utilisaient cette proportion merveilleuse et si désirable. C'est pourquoi les Israélites apprirent que chacun d'eux ne collectait pas plus pour ses proches que pour les raisonnements et les mœurs qui lui étaient apparentés. Car autant qu'il était suffisant pour chacun, il lui était attribué d'une manière prudente, de manière à ne ressentir ni manque ni superflu.

XL. (192) Et nous pouvons trouver quelque chose qui ressemble beaucoup à cette égalité, selon l'analogie dans le cas de la fête qui est appelée la Pâque ; et la Pâque est le moment où l'âme est soucieuse de désapprendre sa soumission aux passions irrationnelles, et se soumet volontairement à une maîtrise raisonnable sur elles. (193) Car il est expressément dit : « S'il y en a peu dans ta maison au point d'être en nombre insuffisant pour une brebis, alors tu prendras ton plus proche voisin en plus, selon le nombre des âmes », {64}{#ex 12:16.} afin que chacun puisse recevoir une part suffisante en proportion du nombre de sa famille, étant celle dont il est jugé digne et dont il a besoin. (194) Mais quand, comme s'il s'agissait d'un pays, il veut répartir la vertu entre ses habitants, il permet alors au corps le plus nombreux d'avoir plus, et au corps le moins nombreux d'avoir moins, pensant qu'il est raisonnable de ne pas attribuer une plus grande part à un plus petit nombre, ni une plus petite part à un plus grand nombre ; car dans un tel cas, aucun des deux ne serait adapté à sa part respective.

XLI. (195) Mais l'exemple le plus manifeste d'égalité en nombre se manifeste dans les offrandes sacrées des douze princes, et encore dans les parts de ces offrandes distribuées aux chefs. Car, dit l'Écriture, « Une part égale sera attribuée à chacun des fils d'Aaron. » {65}{#nu 7:5.} (196) L'égalité est également magnifiquement démontrée dans la composition des aromates destinés à la fumigation ; car nous lisons : « Prends des parfums, du stacté, de l'onycha, du galbanum, ces aromates avec de l'encens pur, tous des espèces les plus choisies, tous de poids égal, et tu en feras un parfum, une confection, selon l'art de l'apothicaire, une composition pure, une œuvre sainte. » {66}{#ex 30:34.} Car le Seigneur ordonne ici que chacune des portions séparées soit égale à chacune, en vue de la composition appropriée de l'ensemble. (197) Et comme j'imagine que ces quatre ingrédients dont est composé tout le parfum sont les emblèmes des quatre éléments dont le monde entier est fait ; il compare le stacte à l'eau, l'onycha à la terre, le galbanum à l'air, et l'encens pur et transparent au feu ; car le stacte, qui tire son nom des gouttes (stagones) dans lesquelles il tombe est liquide, et l'onycha est sec et terreux, le galbanum odorant est ajouté pour donner une représentation de l'air, car il y a du parfum dans l'air ; et la transparence qu'il y a dans l'encens sert à une représentation du feu. (198) C'est pourquoi aussi il a séparé les choses qui ont du poids de celles qui sont légères, unissant une classe par une combinaison étroitement liée, et faisant ressortir l'autre sous une forme désunie ; comme lorsqu'il dit : « Prends pour toi de douces odeurs, stacte, onycha », ces choses étant lourdes, il les mentionne sans lien entre elles, étant les symboles de la terre et de l'eau. Il reprend ensuite l'autre catégorie, qu'il mentionne en combinaison, en disant : « Et le galbanum, l'épice douce, et l'encens transparent », ces deux éléments étant, par leur nature même, les emblèmes des choses légères, de l'air et du feu. (199) Et dans la composition et le mélange harmonieux de ces choses se trouve véritablement son œuvre sainte la plus ancienne et la plus parfaite, à savoir le monde ; celui-ci, en parlant d'elle sous l'emblème du parfum, se sent tenu de témoigner sa gratitude à son Créateur. Ainsi, la composition, soigneusement élaborée par l'art de l'apothicaire, peut être offerte en nom, mais en réalité, c'est le monde entier, créé par la sagesse divine, qui peut être consacré et dédié, étant offert en holocauste tôt le matin et aussi le soir. (200) Car une telle vie sied au monde, à savoir, rendre continuellement et sans cesse grâce à son Père et Créateur, au point de ne rien faire d'autre que de s'évaporer et de se réduire à son élément originel.afin de montrer qu'il n'emmagasine ni ne cache rien, mais se consacre entièrement comme une offrande pieuse à Dieu qui l'a créé.

XLII. (201) Et je m'émerveille aussi de cette parole sacrée qui court avec zèle, d'un seul coup, sans reprendre haleine : « Afin de se tenir au milieu entre les morts et les vivants ; et aussitôt, dit Moïse, la plaie fut arrêtée. » {67}{#nu 16:48.} Mais les maux qui broient, brisent et écrasent nos âmes n'auraient pu être arrêtés ou atténués, si le raisonnement, cher à Dieu, n'avait séparé les saints hommes qui vivent dans la sincérité, des impies qui, en réalité, sont morts ; (202) car, du seul fait d'être près de ceux qui sont malades, il est souvent arrivé que ceux qui étaient en parfaite santé aient attrapé leur maladie et aient été sur le point de mourir : et il leur était impossible d'être plus longtemps exposés à cette affliction s'ils étaient une fois séparés par une forte barrière fixée au milieu entre eux, qui préservera la meilleure partie en repoussant les incursions et les attaques des pires. (203) Et je m'étonne encore davantage, en écoutant les oracles sacrés, d'apprendre de quelle manière « une nuée s'est placée au milieu » {68}{#ex 14:19.} entre l'armée des Égyptiens et la compagnie des enfants d'Israël ; car la nuée ne permettait plus à la race, tempérante et aimée de Dieu, d'être persécutée par celle qui était vouée aux passions et ennemie de Dieu ; étant une couverture et une protection pour ses amis, mais une arme de vengeance et de châtiment contre ses ennemis ; (204) car elle répand doucement la sagesse sur les esprits qui étudient la vertu, sagesse qu'aucun mal ne peut visiter. Mais sur les esprits mal disposés et stériles en matière de connaissance, elle déverse tout un ensemble de châtiments, attirant sur eux la destruction la plus pitoyable du déluge. (205) Et le Père qui a créé l'univers a donné à son Verbe archangélique et très ancien un don prééminent, celui de se tenir

aux confins de l'un et de l'autre, et de séparer ce qui avait été créé du Créateur. Et ce même Verbe est continuellement un suppliant auprès du Dieu immortel en faveur de la race mortelle, exposée à l'affliction et à la misère ; et il est aussi l'ambassadeur, envoyé par le Souverain de tous, auprès de la race soumise. (206) Et le Verbe se réjouit de ce don, et, exultant en lui, l'annonce et s'en vante, disant : « Et je me tenais au milieu, entre le Seigneur et toi » ; {69}{#nu 16:48.} n'étant ni incréé comme Dieu, ni créé comme toi, mais étant au milieu entre ces deux extrémités, comme un otage, pour ainsi dire, des deux parties : un otage du Créateur, comme un gage et une garantie que toute la race ne s'envolerait jamais et ne se révolterait jamais entièrement, choisissant le désordre plutôt que l'ordre ; et à la créature, pour l'amener à espérer avec confiance que le Dieu miséricordieux ne négligera pas son œuvre. Car je proclamerai à la création une intelligence pacifique venant de celui qui a résolu de détruire les guerres, à savoir Dieu, qui est toujours le gardien de la paix.

XLIII. (207) C'est pourquoi la Parole sacrée, après nous avoir enseigné la division en parties égales, nous conduit aussi à la connaissance des contraires, disant que Dieu a placé les divisions « opposées l'une à l'autre » ; {70}{#ge 15:10.} car en fait presque toutes les choses qui existent dans le monde sont par nature opposées les unes aux autres. Et nous devons commencer par la première. (208) Le chaud est opposé au froid, le sec à l'humide, la lumière au lourd, l'obscurité à la lumière, et la nuit au jour ; de même, dans le ciel, ce qui est fixe est opposé au mouvement errant des planètes, et dans l'air, un ciel clair est opposé aux nuages, l'hiver à l'été, l'automne au printemps, car l'un est en fleur et l'autre en déclin. (209) De plus, parmi les choses sur terre, l'eau douce est opposée à l'eau amère, et la terre stérile à la terre fertile. Il y a encore d'autres choses qui s'opposent les unes aux autres, comme les corps visibles aux corps incorporels, les choses douées de vitalité aux choses inanimées, le rationnel à l'irrationnel, le mortel à l'immortel, les choses discernables par les sens extérieurs aux choses perceptibles seulement par l'intellect ; les choses compréhensibles aux choses incompréhensibles, les éléments aux choses concrètes et parfaites, le commencement à la fin, la génération à la destruction, la vie à la mort, la maladie à la santé, le blanc au noir, la droite à la gauche, la justice à l'injustice, la sagesse à la folie, le courage à la lâcheté, la tempérance à l'intempérance, la vertu au vice ; et toutes les espèces d'une classe à toutes les espèces de l'autre classe. (210) De même, la connaissance grammaticale est opposée à l'ignorance du même sujet, la science musicale à l'ignorance de la musique, une personne instruite à l'illettrisme ; et, en bref, l'habileté artistique au manque d'habileté. De même, dans les différents arts, il y a des éléments vocaux et des éléments muets, il y a des sons aigus et des sons plats, il y a des lignes droites et des lignes circulaires. (211) De plus, parmi les animaux et les plantes, il y en a qui sont stériles et d'autres productifs ; certains sont très prolifiques, d'autres qui ne produisent que peu de production ; des animaux ovipares et des vivipares ; des animaux à peau douce, d'autres à carapace dure ; certains sont sauvages et d'autres dociles ; certains aiment la solitude, d'autres sont grégaires. (212) Pour aller plus loin : la pauvreté s'oppose à la richesse, la gloire au manque de réputation, la bassesse de naissance à la noblesse, le manque à l'abondance, la guerre à la paix, la loi à l'anarchie, une mauvaise disposition à une bonne, l'inactivité au travail, la jeunesse à la vieillesse, le pouvoir à l'impuissance, la faiblesse à la force. Et pourquoi énumérer chaque classe séparément, alors qu'elles sont illimitées et indescriptibles en raison de leur multitude ? (213) C'est donc très joliment que l'interprète des écrits de la nature, prenant pitié de notre oisiveté et de notre manque de considération, a enseigné à chacun de nous d'une manière invisible, comme il le fait maintenant, à arranger toutes choses de manière à produire une opposition exacte, sans les arranger en tout,(214) N'est-ce pas ce que les Grecs disent qu'Héraclite, ce grand philosophe si célèbre parmi eux, a présenté comme le principe directeur de toute sa philosophie, et s'en est vanté comme s'il s'agissait d'une nouvelle découverte ? Car c'est en réalité une ancienne découverte de Moïse, que d'une même chose naissent des choses opposées ayant le rapport des parties au tout, comme cela a été démontré ici.

XLVI. (215) Nous examinerons ces questions plus en détail une autre fois ; mais il y a aussi un autre point qui ne mérite pas d'être passé sous silence. Car les divisions en deux parties égales dont nous avons parlé deviennent au nombre de six, puisque trois animaux furent divisés, de sorte que le Verbe qui les divisa composa le nombre sept, divisant les deux triades et s'établissant au milieu d'elles. (216) Et une chose très semblable me paraît très clairement démontrée dans l'affaire du chandelier sacré ; car celui-ci fut également fait avec six branches, trois de chaque côté, et le chandelier principal lui-même, au milieu, constitua le septième, divisant et séparant les deux triades ; car il est fait d'un travail sculpté, une œuvre divine d'une habileté exquise et hautement admirée, étant faite d'une seule pièce d'or pur. Car l'unité, étant une, unique et pure, engendra le nombre sept, qui n'a pas eu de mère, mais est né de lui-même seul, sans aucun matériau supplémentaire pour le soutenir. (217) Mais ceux qui font l'éloge de l'or en disent bien d'autres choses en guise d'éloge, mais insistent sur deux points

particulièrement importants et excellents : l'un qu'il ne reçoit pas de poison, l'autre qu'il peut être battu ou fondu en plaques les plus fines possibles, tout en restant intact. C'est pourquoi il est tout naturellement pris comme un emblème de cette nature supérieure, qui, s'étendant et se diffusant partout de manière à pénétrer dans toutes les directions, est entièrement pleine de tout, et relie également toutes les autres choses par l'arrangement le plus admirable. (218) Concernant le chandelier mentionné ci-dessus, l'artiste parle de nouveau une seconde fois et dit que de ses différentes branches sortent trois bras de chaque côté, égaux en tous points les uns aux autres, et portant au sommet des lampes semblables à des noix, en forme de fleurs supportant les lumières ; {71}{#ex 25:33.} la septième fleur étant façonnée au sommet du chandelier en or massif, et ayant au-dessus d'elles sept emplacements d'or pour les lumières ; (219) De ce fait, dans de nombreux récits, on a cru qu'il était ainsi conçu parce que le nombre six est divisé en deux triades par le Verbe, formant le septième et étant placé au milieu d'elles ; comme c'est effectivement le cas aujourd'hui. Car le chandelier tout entier, avec ses six parties les plus complètes et principales, a été conçu de manière à se composer de sept lampes, de sept fleurs et de sept lumières ; et les six lumières sont divisées par la septième. (220) De même, les fleurs sont divisées par celle qui vient au milieu ; et de même aussi les lampes sont divisées par la septième qui vient au milieu. Mais les six branches, et le nombre égal de bras qui poussent, sont divisés par le tronc principal lui-même qui constitue le nombre sept.

XLV. (221) Mais la longue discussion que certains entament à propos de chacun de ces points doit être reportée à une occasion ultérieure. Il nous faut rappeler à nos lecteurs que le chandelier sacré et les sept lumières qui le surplombent sont une imitation du vagabondage des sept planètes dans le ciel. Comment cela ? dira-t-on. (222) Car, répondrons-nous, de la même manière que les lumières, chacune des planètes répand ses rayons. Par conséquent, étant plus brillantes, elles transmettent des rayons plus brillants à la terre, et plus brillant encore est celui qui est le centre des sept, le soleil. (223) Et je l'appelle le centre, non seulement parce qu'il occupe une position centrale, comme certains l'ont pensé, mais aussi parce qu'il a, à bien d'autres égards, le droit d'être servi et protégé par les autres qui l'accompagnent comme gardes du corps de chaque côté, en raison de sa dignité, de sa grandeur et des grands bienfaits qu'il répand sur toutes les choses terrestres. (224) Mais les hommes, incapables de comprendre complètement la disposition des planètes (et en effet, quel autre corps céleste peuvent-ils comprendre avec certitude et clarté ?), parlent selon leurs conjectures. Et ceux qui, ayant assigné la position centrale au Soleil, disent qu'il y a un nombre égal de planètes, à savoir celles au-dessus et au-dessous de lui. Celles au-dessus de lui sont Saturne, Jupiter et Mars ; viennent ensuite le Soleil lui-même, et après lui Mercure, Vénus et la Lune, cette dernière étant proche de l'air. (225) Le Créateur donc, voulant qu'il y ait parmi nous sur terre un modèle de la sphère aux sept lumières telle qu'elle existe dans le ciel, a expliqué cet ouvrage exquis à réaliser, à savoir ce chandelier. Et sa ressemblance avec l'âme est aussi souvent soulignée ; car l'âme est divisible en trois parties, et chacune de ces parties, comme nous l'avons déjà souligné, est divisée en deux autres. Et ainsi, comme il y a six divisions, la Parole sacrée et divine, celle qui les divise toutes, constitue très naturellement le nombre sept.

XLVI. (226) Cet autre point est aussi trop important pour mériter d'être passé sous silence : comme il y a trois vases parmi les meubles sacrés, un chandelier, un bain et un autel d'encens, l'autel d'encens se rapporte à la gratitude qui est manifestée pour le don des éléments, comme cela a été montré précédemment, puisqu'il reçoit lui-même aussi une part de ces quatre, recevant le bois de la terre et les espèces qui sont brûlées de l'eau ; car, étant d'abord liquéfiés, ils se dissolvent en gouttes d'humidité et en vapeur de l'air, et forment le feu, l'étincelle qui allume le tout ; et la composition d'encens, de galbanum, d'onycha et de stacte, est un symbole des quatre éléments ; et la table est rapportée à la gratitude qui est manifestée pour les choses mortelles qui sont faites à partir des éléments, car des pains et des libations sont placés sur elle, dont les créatures qui ont besoin de nourriture doivent nécessairement utiliser. Et le chandelier fait référence à la gratitude manifestée pour toutes les choses qui existent dans le ciel, afin qu'aucune partie du monde ne soit sous l'imputation d'ingratitude ; mais que nous puissions voir que chaque partie de celui-ci rend grâce, les éléments, les choses qui en sont faites, et non seulement celles qui sont faites sur terre, mais aussi celles qui sont dans le ciel.

XLVII. (227) Il convient de considérer pourquoi, après avoir expliqué les mesures de la table et de l'autel des parfums, il n'a pas donné une telle description du chandelier ; ne serait-ce pas parce que les éléments et tous les êtres mortels qui en sont composés, dont la table et l'autel des parfums sont les symboles, ont été mesurés, puisqu'ils se terminent dans le ciel ? Car ce qui entoure quelque chose est invariablement la mesure de ce qui est

entouré ; mais le ciel, dont le chandelier est le symbole, est d'une grandeur infinie ; (228) car il est bien entouré, mais non, selon le récit de Moïse, par le vide, ni par aucune substance, ni par quoi que ce soit d'égale grandeur, ni par quoi que ce soit d'une grandeur illimitée, conformément aux fables merveilleuses que nous avons évoquées en parlant de la construction de la tour ; mais sa limite est Dieu, et il est aussi son maître et le directeur de sa course. (229) De même donc que le Dieu vivant est incompréhensible, de même ce qui est limité par lui n'est mesuré par aucune des mesures qui sont à la portée de notre intellect ; et, peut-être, dans la mesure où c'est de forme circulaire et habilement façonné en une sphère parfaite, cela n'a aucune participation ni à la longueur ni à la largeur.

XLVIII. (230) C'est pourquoi, après avoir dit ce qui convient à ce sujet, il ajoute : « Mais il n'a pas divisé les oiseaux » ; il désigne par le terme « oiseaux » les deux raisonnements ailés et naturellement enclins à s'élever vers l'investigation de sujets sublimes ; l'un étant le modèle archétypique et au-dessus de nous, et l'autre étant la copie du premier et demeurant parmi nous. (231) Et Moïse appelle celui qui est au-dessus de nous l'image de Dieu, et celui qui demeure parmi nous l'empreinte de cette image. « Car », dit-il, « Dieu a créé l'homme », non pas une image, « mais d'après cette image ». » De sorte que l'esprit qui est en chacun de nous, qui est en réalité et en vérité l'homme, est une troisième image provenant du Créateur. Mais l'image intermédiaire est un modèle de l'une et une copie de l'autre. (232) Or, par nature, notre esprit est indivisible. Car le Créateur, ayant divisé la partie irrationnelle de l'âme en six parties, en a fait six divisions : la vue, le goût, l'ouïe, l'odorat, le toucher et la voix ; mais la partie rationnelle, appelée esprit, il l'a laissée indivisée, à l'image du ciel tout entier. (233) Car il est rapporté que la sphère extérieure, dépourvue de mouvement, est conservée sans être divisée, tandis que la sphère intérieure est divisée en six parties, complétant ainsi les sept cercles de ce qu'on appelle les planètes. Car j'imagine que le ciel est dans le monde ce que l'âme est dans l'être humain. On dit donc que ces deux natures, pleines de raison et de compréhension, celle qui existe dans l'homme et celle qui existe dans le monde, sont toutes deux en tout temps entières et indivisibles. C'est pourquoi les Écritures nous disent : « Il n'a pas divisé les oiseaux. » (234) Car notre propre esprit est ici comparé à une colombe, puisque c'est une créature apprivoisée et domestiquée parmi nous ; et la tourterelle est comparée au modèle présenté par l'autre, c'est-à-dire par l'esprit du monde, le ciel ; car le Verbe de Dieu aime la retraite, la solitude et l'intimité ; ne se mêlant pas à la foule des choses qui ont été créées et qui seront détruites, mais étant toujours habitué à errer dans les hauteurs, et soucieux d'être le serviteur unique de l'Être suprême. Par conséquent, les deux natures sont indivisibles : la nature, je veux dire, la nature de la puissance de raisonnement en nous, et la nature du Verbe divin au-dessus de nous ; mais bien qu'elles soient elles-mêmes indivisibles, elles divisent une multitude innombrable d'autres choses. (235) Car c'est le Verbe divin qui a divisé et distribué toutes choses dans la nature ; et c'est notre propre esprit qui divise toute chose et tout corps qu'il comprend, par l'exercice de son intellect d'une manière infinie, en un nombre infini de parties, et qui, en fait, n'a jamais cessé de diviser.(236) Et cela arrive en raison de sa ressemblance avec le Créateur et Père de l'univers ; car la nature divine, étant sans mélange, sans combinaison avec aucune autre chose, et très complètement dépourvue de parties, a été pour le monde entier la cause du mélange, de la combinaison et d'une infinie variété de parties : de sorte que, très naturellement, les deux choses qui se ressemblent ainsi, à la fois l'esprit qui est en nous et celui qui est au-dessus de nous, étant sans parties et indivisibles, pourront néanmoins d'une manière puissante diviser et distribuer toutes les choses existantes.

XLIX. (237) C'est pourquoi, après avoir mentionné le fait que les oiseaux n'étaient ni coupés en deux ni divisés, Moïse poursuit en disant : « Et les oiseaux descendirent et se posèrent sur les corps divisés » ; employant certes des expressions synonymes, mais exprimant néanmoins la différence qui existe dans les faits de la manière la plus visible pour ceux qui sont capables de voir. Car il est contraire à la nature que les oiseaux descendent, alors qu'ils ont des ailes pour s'élever. (238) Car, de même que la terre est le lieu le plus approprié aux animaux terrestres, et surtout aux reptiles, qui ne supportent même pas de ramper dessus, mais recherchent des cavernes et des refuges, évitant les régions d'en haut, en raison de leur parenté avec les choses d'en bas ; de même, de la même manière, l'air est le lieu approprié à la race ailée, l'élément qui est naturellement léger est le lieu approprié aux créatures légères en raison de leur plumage. Ainsi, lorsque ces créatures, dont la nature est de parcourir les airs et qui devraient errer dans l'éther, descendent et descendent sur la terre, elles sont incapables de vivre une vie conforme à leur nature. (239) D'autre part, Moïse approuve, sans exception, tous les reptiles capables de faire un bond vers le haut. En tout cas, il dit : « Vous mangerez de ces reptiles ailés qui marchent sur quatre pattes et qui ont des jambes au-dessus de leurs pieds afin de pouvoir s'élever du sol. » {75}{#le 11:21.} Mais ces reptiles sont les emblèmes des âmes qui, comme les reptiles enracinés dans le corps terrestre, lorsqu'ils sont élevés,

acquièrent la force de s'élever, échangeant le ciel contre la terre et l'immortalité contre la destruction. (240) Il faut donc penser qu'ils sont remplis de toutes sortes de misères, ceux qui, ayant été élevés dans l'air et dans l'éther, la plus pure de toutes choses, ont changé de demeure (ne pouvant supporter la satiété des choses divines) et sont descendus dans ce lieu mortel et mauvais, la terre. Et il y a d'innombrables imaginations concernant une variété innombrable de choses qui y errent aussi ; certaines volontaires, d'autres par ignorance, qui ne diffèrent en rien des créatures ailées, et que Moïse compare aux oiseaux qui descendent. (241) Et parmi ces imaginations, celles qui prennent le chemin ascendant appartiennent à la classe supérieure, car la vertu, qui conduit l'esprit vers le ciel et la patrie divine, les accompagne. Mais celles qui prennent le chemin descendant appartiennent à la classe pire, car la méchanceté les guide et les entraîne dans la direction opposée par la force. Et leurs noms mêmes révèlent, dans une large mesure, le caractère opposé des lieux. Car la vertu (areteμ) tire son nom non seulement du mot (airesis) choix, mais aussi du fait qu'elle est élevée (para to airesthai),car elle est élevée (airetai) et portée haut parce qu'elle aime toujours les choses célestes ; mais la méchanceté (kakia) est ainsi appelée à cause de sa tendance à descendre (apo tou katoμ kechoμreμkenai), et aussi parce qu'elle contraint ceux qui la pratiquent à tomber au fond (katapiptein). (242) En conséquence, les pensées de l'âme qui sont en désaccord les unes avec les autres, volant vers la terre et y descendant, descendent elles-mêmes et précipitent également l'esprit vers le bas, se mêlant aux corps à un degré honteux, et à des choses qui sont perceptibles par les sens extérieurs, non discernables par l'intellect, imparfaites mais non entières, périssables et non vivantes. Car elles se mélangent non seulement aux corps, mais aussi aux divisions des corps qui ont été divisées en deux parties. Et il est tout à fait impossible que des choses qui ont été divisées de cette manière puissent à nouveau admettre l'adaptation et l'union ; car les nerfs de l'esprit, qui étaient en eux le lien naturel le plus fort, sont coupés en deux.

L. (243) De plus, Moïse introduit une opinion très vraie lorsqu'il nous enseigne que la justice et toute vertu aiment l'âme, mais que la méchanceté et tout vice sont attachés au corps ; et que ce qui est ami de l'un est dans tous les cas nécessairement hostile à l'autre, comme c'est le cas encore aujourd'hui. Car après avoir représenté figurativement les guerres de l'âme, il présente ensuite les oiseaux comme avides de s'attacher aux corps et de s'y attacher, et de se rassasier de la chair, dont l'homme vertueux, désireux d'enrayer les incursions et les attaques, est dit s'asseoir à côté d'eux comme s'il en était une sorte de conservateur ou de surveillant. (244) Car lorsque ses affaires intérieures furent bouleversées par la sédition intérieure, et que les armées de l'ennemi marchaient contre lui, il rassembla un sage conseil et délibéra au sujet des adversaires afin que, s'il le pouvait, en usant de persuasion, il puisse à la fois mettre fin à la guerre étrangère et aussi dissiper la confusion intérieure ; Français car il était désirable de disperser ces ennemis qui s'accumulaient sur lui comme un nuage, et qui étaient pleins d'une inimitié irréconciliable à son égard ; et également de rétablir avec l'autre partie les relations qui avaient existé auparavant. (245) Or, ceux qui sont des ennemis irréconciliables et implacables sont ainsi placés : les folies et les intempérances de l'âme, la lâcheté et l'injustice, et tous les autres appétits irrationnels qui ont l'habitude d'être engendrés par un appétit luxuriant et impuissant, levant la tête haute et se relâchant, empêchant l'esprit de suivre son cours droit ; et très souvent jetant tout son système dans la confusion et l'abattant. (246) Mais les attaques et les conflits de ces puissances qui ne sont pas irréconciliables ressemblent à l'effet fréquent des discussions et des querelles de doctrines qui s'élèvent parmi les sophistes. Car dans la mesure où ils travaillent tous vers un seul but, à savoir la contemplation des choses de la nature, on peut dire qu'ils sont amis ; mais dans la mesure où ils ne sont pas d'accord dans leurs investigations particulières, on peut dire qu'ils sont dans un état de sédition domestique ; comme, par exemple, ceux qui affirment que l'univers est incréé sont en désaccord avec ceux qui insistent sur son existence.

La création ; et ceux qui prétendent qu'elle sera détruite s'opposent à ceux qui affirment qu'elle est certes périssable par nature, mais qu'elle ne sera jamais détruite, car elle est maintenue par une chaîne plus puissante, la volonté du Créateur. Et ceux qui affirment que rien n'existe par lui-même, mais que tout a été créé, s'opposent à ceux qui sont d'un avis contraire. Ceux qui disent que l'homme est la mesure de toutes choses diffèrent également de ceux qui voudraient restreindre les facultés judiciaires des sens extérieurs et de l'intellect. Et, en bref, pour résumer toutes ces divergences en quelques mots, ceux qui représentent tout comme incompréhensible s'opposent à ceux qui affirment qu'un grand nombre de choses sont bien comprises. (247) Et le soleil, et la lune, et tout le ciel, et la terre, et l'air, et l'eau, et toutes les choses qui s'y rattachent, donnent sujet de dispute et de dispute à ceux qui aiment à examiner de tels sujets, et qui examinent leurs essences, et leurs qualités distinctives, et leurs changements, et altérations, et de plus leur origine et la méthode de leur destruction ; et ne faisant aucune

investigation superficielle sur la grandeur et le mouvement des corps célestes, ils adoptent toutes sortes d'opinions différentes, ne concordant jamais ensemble, jusqu'à ce qu'un homme, qui est en même temps habile à démêler les controverses et calculé pour juger, prenne son siège au tribunal, et arrive à une perception claire de la progéniture de l'âme de chaque individu, et rejette celles qui ne méritent pas d'être maintenues, et préserve celles qui sont bonnes, et qu'il déclare dignes d'un soin providentiel approprié. (248) Et toutes les controverses de la philosophie sont pleines de désaccords, puisque la vérité échappe à l'intelligence qui s'adonne aux plausibilités et aux conjectures : car c'est la difficulté même de découvrir et de saisir la nature de la vérité qui, à mon avis, a donné lieu à tant de querelles.

LI. (249) « Vers le coucher du soleil, une extase s'empara d'Abraham. Et voici, une terreur et de grandes ténèbres le saisirent. » {76}{#ge 15:12.} Or, il existe une sorte d'extase qui est une sorte de délire frénétique, provoquant une infirmité de l'esprit, soit par la vieillesse, soit par la mélancolie, soit par une autre cause similaire. Il en existe une autre qui est une consternation excessive, survenant généralement à la suite d'événements soudains et inattendus. Une autre sorte est une simple tranquillité de l'esprit, survenant lorsque celui-ci est naturellement enclin au calme : mais la meilleure description de toutes est une sorte d'enthousiasme divinement inspiré et plus véhément, auquel la race des prophètes est sujette. (250) Or, Moïse mentionne la première sorte dans les malédictions rapportées dans le Deutéronome ; car il dit que « le délire, l'aveuglement et l'égarement d'esprit s'empareront des impies » {77}{#de 28:28.} de sorte qu'ils ne différeront en rien des aveugles en plein jour, étant comme des gens tâtonnant dans l'obscurité profonde. (251) Il mentionne la seconde espèce en plusieurs endroits ; Car il dit : « Isaac fut saisi d'une grande stupeur, et dit : Qui donc est-ce qui est sorti chasser du gibier pour moi, et qui me l'a apporté ? J'en ai mangé avant votre arrivée, et je l'ai béni ; oui, il sera béni. » {78}{#ge 27:33.} Et, encore, en référence à Jacob, qui ne crut pas ceux qui lui disaient que « Joseph est vivant, et qu'il règne sur tout le pays d'Égypte ; car il », dit l'Écriture, « était stupéfait en son cœur, car il ne les croyait pas. » {79}{#ge 45:26.} Et, encore, dans l'Exode, dans l'assemblée du peuple, nous lisons : « Car toute la montagne du Sinaï était enveloppée de fumée, parce que Dieu était descendu sur elle dans le feu. Et la fumée monta comme la vapeur d'une fournaise, et tout le peuple fut saisi d'une grande stupeur. » {80}{#ex 19:18.} De même, dans le Lévitique, lorsqu'il parle de la consécration des prêtres le huitième jour, lorsque le feu sortit du ciel et dévora ce qui était sur l'autel, les holocaustes et les graisses, l'historien poursuit immédiatement en disant : « Tout le peuple le vit, fut saisi de stupeur et tomba sur ses faces. » {81}{#le 9:24.} car un tel étonnement est source d'alarme et de consternation. (252) Et ne devrions-nous pas particulièrement nous étonner, dans le cas d'Ésaü, que lui, habile à la chasse, fût néanmoins lui-même continuellement pris et supplanté, ayant acquis son habileté à son détriment et non à son avantage, et qu'il ne prenne jamais grand soin de capturer quoi que ce soit lors de ses chasses ? Et aussi dans le cas de Jacob, qu'il chasse sans avoir acquis aucune habileté par l'apprentissage, mais seulement selon ses mouvements naturels ; et qu'il apporte ce qu'il a pris à l'examinateur, qui distinguera si cela mérite d'être approuvé ; c'est pourquoi il « mange de tout ». {82}{genèse 27:33.} (253) Car tout ce qui se rapporte à la méditation est une nourriture saine,Qu'il s'agisse d'investigation, de réflexion, d'écoute, de lecture, de prière, de confiance en soi ou de mépris pour les choses indifférentes ; et il en mangea, je suppose, les prémices, mais il ne les mangea pas toutes ; car il faut laisser une nourriture appropriée à celui qui médite, en récompense de ses efforts. (254) Et les mots « avant votre venue » sont ajoutés par égard pour la nature des choses ; car si les passions pénètrent l'âme, nous ne jouirons pas de la tempérance. Et cela convainc l'homme sans valeur d'être lent, hésitant et tergiversant quant aux œuvres d'instruction, mais non quant à celles d'intempérance. (255) C'est pourquoi l'Égypte compte des inspecteurs des œuvres, qui se consacrent avec énergie à assurer la jouissance des passions. Mais Moïse, d'autre part, ordonne aux Israélites de manger la Pâque à la hâte et de célébrer ainsi la libération de ces passions. Et Juda dit : « Car si nous n'avions pas tardé, nous serions déjà retournés et serions de nouveau arrivés en Égypte ; et nous serions revenus de là sains et saufs une seconde fois. » (256) Et tout naturellement Jacob se demanda si l'esprit était encore dans le corps ; c'est-à-dire si Joseph était conscient de la vertu et régnait sur le corps, et n'était pas gouverné par lui. Et quiconque choisirait de passer en revue tous les autres exemples serait capable de dégager la vérité. Mais notre sujet actuel ne nécessite pas de discussion précise de ces questions ; c'est pourquoi nous ferions mieux de revenir au point de départ. (257) Concernant le troisième type de transe, il philosophe de cette manière lorsqu'il parle de la création de la femme : « Car le Seigneur Dieu », dit Moïse, « jeta une transe sur Adam, et il s'endormit. » (84) (2:21) Appelant ici transe le calme et la tranquillité de l'esprit ; car le sommeil de l'esprit est l'éveil du sens extérieur : et, de nouveau, l'éveil de l'intellect est la réduction des sens extérieurs à un état d'inactivité.« Car si nous n'avions pas tardé, nous serions déjà retournés et serions de nouveau arrivés en Égypte ; et nous serions revenus sains et saufs de là une seconde fois.

» (256) Jacob se demanda tout naturellement si l'esprit était encore dans le corps, c'est-à-dire si Joseph était conscient de la vertu et régnait sur le corps, et n'était pas gouverné par lui. Quiconque voudrait passer en revue tous les autres exemples serait en mesure de dégager la vérité. Mais notre sujet actuel ne nécessite pas d'analyse précise de ces questions ; c'est pourquoi nous ferions mieux de revenir à notre point de départ. (257) Concernant le troisième type de transe, il philosophe de cette manière lorsqu'il parle de la création de la femme : « Car le Seigneur Dieu », dit Moïse, « jeta une transe sur Adam, et il s'endormit. » (84) « 2:21. » Il appelle ici transe le calme et la tranquillité de l'esprit ; car le sommeil de l'esprit est l'éveil du sens extérieur : et, de nouveau, l'éveil de l'intellect est la réduction des sens extérieurs à un état d'inactivité.« Car si nous n'avions pas tardé, nous serions déjà retournés et serions de nouveau arrivés en Égypte ; et nous serions revenus sains et saufs de là une seconde fois. » (256) Jacob se demanda tout naturellement si l'esprit était encore dans le corps, c'est-à-dire si Joseph était conscient de la vertu et régnait sur le corps, et n'était pas gouverné par lui. Quiconque voudrait passer en revue tous les autres exemples serait en mesure de dégager la vérité. Mais notre sujet actuel ne nécessite pas d'analyse précise de ces questions ; c'est pourquoi nous ferions mieux de revenir à notre point de départ. (257) Concernant le troisième type de transe, il philosophe de cette manière lorsqu'il parle de la création de la femme : « Car le Seigneur Dieu », dit Moïse, « jeta une transe sur Adam, et il s'endormit. » (84) « 2:21. » Il appelle ici transe le calme et la tranquillité de l'esprit ; car le sommeil de l'esprit est l'éveil du sens extérieur : et, de nouveau, l'éveil de l'intellect est la réduction des sens extérieurs à un état d'inactivité.

LII. (258) Un exemple du quatrième type de transe est celui que nous examinons maintenant : « Et vers le coucher du soleil, une transe tomba sur Abraham », il fut plongé dans un état d’enthousiasme et inspiré par la Divinité. Mais ce n’est pas le seul élément qui montre qu’il était un prophète, mais aussi les paroles expresses gravées dans les Écritures sacrées comme sur une colonne. Quand quelqu’un tenta de séparer de lui Sarah, c’est-à-dire la vertu qui dérive de la nature, comme si elle n’était pas le bien propre du seul sage, mais avait aussi appartenu à quiconque prétendait être sage, Dieu dit : « Rends à cet homme sa femme, car il est prophète, et il priera pour toi, et tu vivras » ; (85){#ge 20:7.} (259) et les Écritures sacrées témoignent que tout homme de bien est un prophète ; Car un prophète ne dit rien de lui-même, mais tout ce qu'il dit est étrange et inspiré par quelqu'un d'autre ; et il n'est pas permis à un méchant d'être un interprète de Dieu, de même qu'aucun méchant ne peut être proprement dit inspiré ; mais cette affirmation ne convient qu'au sage seul, car lui seul est un instrument sonore de la voix de Dieu, frappé et poussé à résonner d'une manière invisible par lui. (260) En conséquence, tous ceux que Moïse décrit comme des personnes justes, il les a également représentés comme inspirés et prophétisant. Noé était un homme juste ; n'était-il pas aussi de ce fait un prophète ? Ou bien, sans être possédé par aucune inspiration divine, a-t-il prononcé ces prières et ces malédictions qu'il a appliquées aux générations qui viendraient par la suite, et qui ont toutes été finalement confirmées par la réalité des faits ? (261) Pourquoi parler d'Isaac ? Pourquoi de Jacob ? Car ceux-ci sont aussi manifestement reconnus comme ayant été prophètes par de nombreuses autres circonstances, et spécialement par leurs discours à leurs enfants. Car l'annonce : « Assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des temps » {86}{#ge 49:2.} était l'expression d'un homme possédé par l'inspiration ; car la connaissance de l'avenir n'est ni propre ni naturelle à l'homme. (262) Que dire de Moïse ? N'est-il pas célébré partout comme prophète ? Car l'Écriture dit : « S'il y a parmi vous un prophète du Seigneur, je me ferai connaître à lui dans une vision » {87}{#nu 12:6.} mais à Moïse, Dieu apparut sous son aspect réel et non par une énigme. Et nous lisons encore : « Il ne s'éleva plus de prophète semblable à Moïse, que le Seigneur connaissait face à face. » (263) C'est donc très admirablement que l'historien souligne ici qu'Abraham était sous l'influence de l'inspiration lorsqu'il dit que « Vers le coucher du soleil, une extase tomba sur lui. »

LIII. Et sous le symbole du soleil, il fait allusion à notre esprit : quel raisonnement y a-t-il en nous, que le soleil soit dans le monde ? Puisque chacun d’eux donne de la lumière, l’un projetant une lumière perceptible par les sens extérieurs, pour briller sur l’univers ; et l’autre répandant sur nous-mêmes leurs rayons, discernables seulement par l’intellect au moyen de nos appréhensions. (264) Aussi longtemps donc que notre esprit brille et plane autour de nous, répandant comme une lumière de midi dans toute l’âme, nous, étant maîtres de nous-mêmes, ne sommes possédés par aucune influence extérieure ; mais lorsqu’il approche de son déclin, alors, comme il est naturel, une extase, qui procède de l’inspiration, s’empare de nous violemment, et la folie s’empare de nous, car lorsque la lumière divine se couche, cette autre se lève et brille, (265) et cela arrive très fréquemment à la race des prophètes ; Français car l'esprit qui est en nous est retiré de sa place à l'arrivée de l'Esprit divin, mais est de nouveau restauré à sa demeure antérieure lorsque cet Esprit s'en va, car il est contraire

à la loi sainte que ce qui est mortel habite avec ce qui est immortel. C'est pourquoi l'assombrissement de notre raison et les ténèbres qui l'entourent provoquent une transe et une folie infligée par le ciel. (266) Après cela, l'historien relie à son récit précédent ce qui suit en cohérence avec lui, disant : « Et il fut dit à Abraham » – car en réalité le prophète, même lorsqu'il semble parler, est silencieux, et un autre être utilise ses organes vocaux, sa bouche et sa langue, pour expliquer les choses qu'il choisit ; et agissant sur ces organes par un acte invisible et très habile, il leur fait émettre un son doux et harmonieux, plein de toutes sortes de mélodies.

LIV. (267) Il est bon d'entendre ce que sont les choses qui, dit-on, ont été prédites à Abraham. Premièrement, Dieu n'accorde pas à l'homme qui aime la vertu d'habiter le corps comme dans sa patrie, mais seulement d'y séjourner comme dans un pays étranger. « Car sachant », dit l'Écriture, « tu sauras que ta descendance sera étrangère à un pays qui ne lui appartient pas. » {89}{Genèse 15:13} Mais le domaine du corps est apparenté à tout homme mauvais, et il désire y demeurer comme habitant, non comme étranger. (268) Par conséquent, ces paroles contiennent ceci comme une leçon ; une autre est que les choses qui apportent esclavage, désastre et humiliation amère, comme le prophète lui-même nous le dit, sont les habitations terrestres. Car les affections du corps sont véritablement fausses et étrangères, étant produites par la chair, dans laquelle elles sont enracinées. (269) Et cet esclavage dure quatre cents ans, selon la puissance des quatre passions. Car lorsque le plaisir domine, l'esprit s'enfle et s'enfle, emporté par une vaine vanité. De même, lorsque l'appétit prend le dessus, un désir de choses absentes naît, qui suspend l'esprit à des espoirs inassouvis, comme à un licol ; car alors, l'esprit a toujours soif et pourtant ne peut boire, subissant le châtiment de Tantale. (270) De même, sous l'influence du chagrin, l'esprit est torturé et contracté, comme des arbres dont les feuilles tombent et se fanent ; car toutes ses particules florissantes et nutritives sont desséchées. De même, lorsque le feu obtient cette suprématie, personne ne choisit plus de rester, mais prend la fuite et s'enfuit, pensant que c'est le seul moyen de se sauver. Car l'appétit, ayant un pouvoir attractif, même si l'objet désiré s'éloigne, contraint à le poursuivre ; et la peur, d'autre part, en provoquant l'aliénation, en sépare et fait s'éloigner de ce qui est présenté à sa vue.

(271) Mais la suprématie de ces différentes passions mentionnées ci-dessus inflige un terrible esclavage à ceux qui sont gouvernés par elles, jusqu'à ce que Dieu, l'arbitre et le juge de toutes choses, sépare ce qui est maltraité de ce qui inflige le maltraitance, et délivre le premier et le bénit d'une parfaite liberté, et inflige à l'autre une rétribution pour la méchanceté qu'il a commise. (272) Car nous lisons dans le verset suivant : « Et la nation à laquelle ils seront esclaves, je jugerai ; après cela, ils sortiront avec de grandes richesses. » {90}{#ge 15:14.} Car il est inévitable qu'un homme mortel obéisse à la nature des passions, et qu'un homme qui est né doit endurer le sort qui lui est attribué comme il se doit ; mais c'est la volonté de Dieu d'alléger les maux qui sont semés contemporainement à notre naissance. (273) Ainsi, même si, au début, nous souffrons les maux qui nous sont propres, devenons esclaves de maîtres cruels, et si Dieu accomplit aussi son œuvre particulière, annonçant l'émancipation et la liberté aux âmes qui lui adressent leurs supplications, alors non seulement il donne aux hommes la délivrance de leur servitude et le moyen de sortir de leur prison toute gardée, mais il leur donne aussi le moyen de voyager, qu'il appelle ici substance. (274) Et qu'est-ce que cela ? Lorsque l'esprit, descendu du ciel, s'emmêle dans les nécessités du corps, alors, bien qu'il ne soit attiré par aucune de ces choses, cependant, comme un eunuque ou un impuissant, il embrasse des maux agréables. Mais s'il demeure dans sa propre nature, alors, étant vraiment homme, il les résiste et les rejette au lieu d'être renversé par eux, étant initié à toutes les parties de la science encyclique complète ; d'où il tire le désir de la contemplation, et acquiert la tempérance et la patience, vertus très vigoureuses, quittant sa première demeure, et trouvant un moyen de retourner dans son pays, et apportant avec lui toutes les leçons de l'instruction, qui sont ici appelées provisions pour le voyage.

LVI. (275) Après avoir dit cela sur ces sujets, l'historien poursuit : « Et tu retourneras vers tes pères, ayant vécu en paix, dans une heureuse vieillesse. » {91}{#ge 15:15.} C'est pourquoi nous, imparfaits, sommes attaqués et nous devenons esclaves, et nous trouvons difficilement un soulagement face aux dangers qui nous menacent. Mais la race parfaite, exempte de l'esclavage et des périls de la guerre, est élevée dans la paix et la plus ferme liberté. (276) Et il y a une leçon particulière à tirer de sa représentation de l'homme de bien non pas comme mourant, mais comme s'en allant, afin de montrer que la race de l'âme, qui est complètement purifiée, ne peut s'éteindre ni mourir, mais seulement partir par la voie de la migration de cette terre vers le ciel, sans subir la dissolution et la destruction que la mort semble entraîner. (277) Et après les mots : « Tu retourneras », il ajoute : « vers tes pères. » Il convient ici de considérer de quel genre de pères il s'agit ; car Dieu ne peut jamais désigner ceux qui avaient passé leur vie dans le pays des Chaldéens, parmi lesquels il avait vécu seul, car il avait reçu

l'ordre, par un oracle sacré, de quitter ses parents par le sang. Car, dit l'historien, « Le Seigneur dit à Abraham : Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, pour le pays que je te montrerai ; et je ferai de toi une grande nation. » (278) Comment, en effet, peut-il être raisonnable pour celui qui a été chassé de sa demeure par l'intervention de la Providence divine, de revenir et d'y résider à nouveau ? Et comment peut-il être raisonnable pour celui qui s'apprête à diriger une nouvelle nation, ou une autre race, d'être à nouveau rattaché à son ancienne patrie ? Car Dieu ne lui aurait jamais donné un caractère nouveau, une nation et une famille nouvelles, s'il ne s'était pas entièrement séparé de son ancien. (279) Car est véritablement un chef de nation et un chef de famille celui dont est issue, comme d'une racine, cette branche si avide d'examiner et de contempler les affaires de notre nature, nommée Israël, puisqu'un commandement exprès a été donné « d'ôter les choses anciennes de devant la face de celles qui sont nouvelles ». {93}{#le 26:10.} Car à quoi sert encore l'investigation sur l'antiquité, et sur des coutumes anciennes et établies de longue date, pour ceux en qui, tout à coup, alors qu'ils n'ont aucune attente, Dieu fait pleuvoir en masse toutes sortes de nouvelles bénédictions ?

LVII. (280) Par conséquent, lorsqu'il dit « pères », il ne désigne pas ceux dont les âmes les ont quittés et qui sont ensevelis dans les tombeaux de la Chaldée ; mais, comme certains le disent, le soleil, la lune et les autres étoiles ; car certains affirment que c'est grâce à ces corps que la nature de toutes les choses du monde doit son existence. Mais d'autres pensent qu'il désigne les idées archétypiques, ces modèles de ces choses qui sont perceptibles par les sens extérieurs et visibles ; lesquels modèles, cependant, ne sont perceptibles que par l'intellect et sont invisibles ; et c'est vers eux que l'esprit du sage émigre. (281) Certains, encore, ont imaginé que par « pères », il s'agissait ici des quatre principes et puissances dont le monde est composé : la terre, l'eau, l'air et le feu ; car ils disent que toutes les choses créées sont très proprement dissoutes dans ces éléments. (282) Car, de même que les noms, les verbes et toutes les autres parties du discours sont constitués des éléments de la grammaire et peuvent être ramenés à ces principes ultimes, de même, de la même manière, chaque individu parmi nous, étant composé des quatre éléments et empruntant de petites portions à chaque essence, restitue, à des périodes déterminées, ce qu'il a emprunté, donnant ce qu'il a de sec à la terre, ce qu'il a d'humide à l'eau, ce qu'il a de chaud au feu et ce qu'il a de froid à l'air. (283) Telles sont donc les choses du corps ; mais la race intellectuelle et céleste de l'âme s'élèvera vers l'éther le plus pur comme vers son père. Car la cinquième essence, comme nous le racontent les anciens, peut être une certaine essence, qui fait tourner les choses dans un cycle, différant des quatre autres par sa supériorité, de laquelle les étoiles et le ciel entier semblent être engendrés, et dont, comme conséquence naturelle, on doit admettre que l'âme humaine est un fragment.

LVIII. (284) L'expression « après avoir vécu en paix » est employée avec beaucoup de justesse, car la quasi-totalité, voire la plus grande partie, du genre humain vit plutôt dans la guerre et au milieu de tous les maux de la guerre. Parmi les guerres, certaines proviennent d'ennemis extérieurs, provoqués par le manque de réputation, la bassesse d'origine et d'autres causes similaires. Mais d'autres naissent des ennemis domestiques ; les uns concernent le corps, comme les faiblesses, les taches, toutes sortes de mutilations, et toute une série d'autres maux indicibles ; les autres affectent l'âme, comme les passions, les maladies, les infirmités, les inflictions terribles et très graves, et les calamités incurables issues de la folie et de l'injustice, et d'autres maux similaires. (285) C'est pourquoi il parle de celui qui a vécu en paix, qui a joui d'une vie sereine et tranquille, comme d'un homme véritablement heureux et béni. Quand donc cela arrivera-t-il ? Quand tout ce qui est extérieur prospère pour moi, de manière à contribuer à l'abondance et à ma gloire. Quand les choses relatives au corps sont dans un état favorable, de manière à me donner bonne santé et force ; et quand les choses relatives à mon âme sont dans un état similaire, de manière à me permettre de jouir des vertus. (286) Car chacune de ces choses exige ses propres gardes du corps appropriés. Or, le corps est accompagné, à ce titre, de gloire, d'abondance et d'une provision suffisante de richesses ; l'âme, de plénitude, de santé et d'un état corporel parfaitement sain ; et l'esprit, des spéculations qui concernent les sciences. Car il est clair pour tous ceux qui sont versés dans les saintes Écritures, que lorsqu'il est question ici de paix, il ne s'agit pas de celle dont jouissent les villes. Abraham, en effet, participa à de nombreuses guerres terribles, dont il semble être sorti triomphalement. (287) Et en effet, être contraint de quitter son pays natal, de quitter sa maison, de ne pouvoir habiter sa ville natale, d'être chassé çà et là, d'errer sur des chemins déserts et peu fréquentés, aurait été une guerre terrible pour quelqu'un qui n'avait pas mis sa confiance dans certains oracles et promesses divines. Il aurait également dû subir une troisième calamité, de nature redoutable, une famine, pire que l'éloignement de sa patrie ou que tous les maux de la guerre. (288) De quelle paix jouissait-il donc ? Car j'imagine qu'être chassé de son ancien foyer, sans domicile fixe, incapable de résister efficacement à des monarques très puissants, et accablé par la faim, semblent indiquer non pas une

guerre, mais de nombreuses guerres de diverses sortes. (289) Mais, selon les interprétations figuratives, chacun de ces événements est un exemple et une preuve de paix sans mélange. Pour une absence des passions, et une pénurie complète de celles-ci, et la destruction des actes d'iniquité hostiles, et un abandon des opinions des Chaldéens à la doctrine qui aime Dieu, c'est-à-dire,De l'être créé, perceptible par les sens extérieurs, jusqu'à la grande Cause et Créateur de toutes choses, appréciable seulement par l'intellect, il y a des choses qui fournissent un bon système de lois et de stabilité. (290) Et Dieu promet à l'homme qui jouit d'une telle paix une vieillesse glorieuse, non pas une vieillesse qui durera longtemps, mais une vie pleine de sagesse. Car la tranquillité et le bonheur valent mieux que de longues années, tout comme une courte période de lumière vaut mieux que des ténèbres éternelles. Car l'un des prophètes a bien dit : « Il préfère vivre un jour en compagnie de la vertu que dix mille ans à l'ombre de la mort » ; {94}{psaume 84:11.} sous cette expression figurée d'ombre, suggérant la vie des méchants. (291) Et Moïse dit exactement la même chose, l'indiquant par ses actes plutôt que par ses paroles. Car celui dont il dit qu'il jouira d'une glorieuse vieillesse, il l'a en même temps représenté comme ayant une vie plus courte que presque tous ceux qui l'ont précédé. Parlant d'une manière philosophique, et nous enseignant qui est celui qui jouit véritablement d'une heureuse vieillesse, afin que nous ne concevions pas l'orgueil de la vieillesse à partir de quoi que ce soit qui affecte le corps visible ; car un tel orgueil est plein de honte et de nombreuses circonstances honteuses. Mais, afin que, gardant les yeux fixés sur la sagesse du conseil et la stabilité de l'âme, nous puissions attribuer à de tels hommes et témoigner en leur faveur qu'ils ont une glorieuse vieillesse (geμras) apparentée à l'honneur (geras) et portant presque le même nom. (292) Écoutez donc, dans un esprit tel que vous pensiez que ses paroles sont une bonne leçon, cette déclaration du législateur, que l'homme de bien seul a une heureuse vieillesse, et qu'il est le plus longévif des hommes ; mais que le méchant est l'homme qui vit le moins longtemps, ne vivant que pour mourir, ou plutôt étant déjà mort quant à la vie de vertu.et nous enseigne qui est celui qui jouit véritablement d'une heureuse vieillesse, afin que nous ne concevions pas l'orgueil de la vieillesse à partir de tout ce qui affecte le corps visible ; car un tel orgueil est plein de honte et de nombreuses circonstances honteuses. Mais, afin que, gardant les yeux fixés sur la sagesse du conseil et la stabilité de l'âme, nous puissions attribuer à de tels hommes et témoigner en leur faveur qu'ils ont une glorieuse vieillesse (geμras) apparentée à l'honneur (geras) et portant presque le même nom. (292) Écoutez donc avec un esprit tel que vous considérez ses paroles comme une bonne leçon, cette déclaration du législateur, que l'homme de bien a seul une heureuse vieillesse, et qu'il est le plus long de tous les hommes ; mais que l'homme méchant est le plus court de tous les hommes, ne vivant que pour mourir, ou plutôt étant déjà mort quant à la vie de vertu.et nous enseigne qui est celui qui jouit véritablement d'une heureuse vieillesse, afin que nous ne concevions pas l'orgueil de la vieillesse à partir de tout ce qui affecte le corps visible ; car un tel orgueil est plein de honte et de nombreuses circonstances honteuses. Mais, afin que, gardant les yeux fixés sur la sagesse du conseil et la stabilité de l'âme, nous puissions attribuer à de tels hommes et témoigner en leur faveur qu'ils ont une glorieuse vieillesse (geμras) apparentée à l'honneur (geras) et portant presque le même nom. (292) Écoutez donc avec un esprit tel que vous considérez ses paroles comme une bonne leçon, cette déclaration du législateur, que l'homme de bien a seul une heureuse vieillesse, et qu'il est le plus long de tous les hommes ; mais que l'homme méchant est le plus court de tous les hommes, ne vivant que pour mourir, ou plutôt étant déjà mort quant à la vie de vertu.

LIX. (293) Dans les versets suivants, il est dit : « Et à la quatrième génération, ils reviendront ici », non seulement pour que le temps lui soit exactement indiqué, dans lequel ses descendants deviendront habitants de la terre sainte, mais aussi pour lui représenter le rétablissement parfait et complet de la vertu ; et cela a lieu en quelque sorte à la quatrième génération, mais comment cela se produit, il vaut la peine d'examiner. (294) L'enfant, après avoir été mis au monde, pendant son âge de nourrisson, jusqu'à ce qu'il ait accompli sa première période de sept ans, a une nature pure et sans mélange, très semblable à une tablette de cire lisse, qui n'a pas encore été marquée des empreintes indélébiles du bien ou du mal ; car toutes les choses qui semblent y être gravées sont bientôt confuses et effacées en raison de son humidité : (295) c'est comme le premier âge de l'âme. Français Le second est celui qui, après l'âge de l'enfance, commence à vivre parmi les maux, dont certains sont aussi habitués à engendrer d'eux-mêmes, et d'autres qu'ils reçoivent joyeusement d'autres sources, car les maîtres des mauvaises actions sont infinis en nombre : nourrices, tuteurs, parents, et les lois des différents États, écrites ou non écrites, qui font des objets d'admiration des choses dont on devrait se moquer ; et même sans maîtres, la nature elle-même est facilement encline à apprendre ce qui est inconvenant, de sorte qu'elle est continuellement alourdie par l'abondance de ses maux ; (296) « Car », dit l'Écriture, « l'esprit de l'homme est soigneusement voué au mal dès sa jeunesse. » {95}{#ge 8:21.} C'est cette période la plus maudite qu'on appelle figurément un âge,

mais aussi surtout l'âge de la jeunesse, dans lequel le corps est plein de vigueur juvénile, et l'âme est enflée ; Les passions, jusqu'alors cachées, sont maintenant attisées et brûlent les aires, les récoltes, les champs et tout ce qu'elles rencontrent. (297) Cette génération ou cet âge malade doit être soigné par un troisième âge, jouant le rôle de la philosophie médicale, afin qu'il soit charmé par des paroles salutaires et salvatrices, grâce auxquelles il recevra l'évacuation de la satiété immodérée des mauvaises actions, et la plénitude d'une sorte de vide affamé, et la terrible désolation des bonnes actions. (298) Par conséquent, après l'application de ce remède, vient d'abord l'âge où la force et la vigueur grandissent dans l'âme, conformément à la compréhension la plus certaine de la sagesse et au caractère inébranlable et solide qui existe dans toutes les vertus. Tel est le sens de l'expression : « Et à la quatrième génération, ils reviendront ici. » Car selon le quatrième nombre ainsi indiqué, l'âme, qui s'est détournée du mal, est proclamée héritière de la sagesse ; (299) car le premier nombre est celui dans lequel il n'est possible de recevoir aucune idée ni du bien ni du mal,Français puisque l'âme est encore dépourvue de toute impression ; et la seconde est celle dans laquelle nous nous livrons à un cours rapide des passions ; et la troisième est celle dans laquelle nous sommes guéris, repoussant les infections de la maladie, et cessant enfin de ressentir la vigueur mauvaise des passions ; la quatrième est celle dans laquelle nous acquérons une santé et une vigueur complètes et parfaites, lorsque rejetant ce qui est mauvais, nous semblons nous efforcer d'appliquer à ce qui est bon, ce qui auparavant n'était pas en notre pouvoir. LX. (300) Mais jusqu'à quel moment cela doit arriver, il nous le dit lui-même, quand il dit : « Car les méchancetés des Amoréens ne sont pas encore accomplies. » {96} {genèse 15:11.} Et de telles paroles donnent l'occasion aux frères plus faibles d'imaginer que Moïse représente le destin et la nécessité comme les causes de toutes les choses qui existent ou qui se produisent ; (301) Mais il ne faut pas ignorer qu'il connaissait bien les conséquences, la connexion et la dépendance réciproque des causes des choses, en tant qu'homme philosophe, habitué à converser avec Dieu. Et il n'attribue pas à ces puissances les causes des choses qui existent ou qui se produisent ; car il s'imaginait une autre puissance plus ancienne, montée sur l'univers, comme un cocher ou comme le pilote d'un navire ; car cette puissance gouverne tout le vaisseau commun du monde dans lequel naviguent toutes choses, et il bride la course du char ailé, le ciel tout entier, exerçant une autorité souveraine indépendante et absolue. (302) Que dire alors de ces sujets ? Le nom Amorrhéens, ainsi interprété, signifie « bavards » ; et nombre de ceux qui ont reçu le plus grand de tous les biens accordés à l'homme par la nature, à savoir la parole, l'ont abusée et corrompue, l'utilisant avec ingratitude et trahison, au détriment de celle qui la lui a accordée. Tels sont les flatteurs, les imposteurs, les inventeurs de sophismes plausibles, des hommes qui cultivent plutôt l'art de tromper et de tricher, et qui ne se soucient pas de dire la vérité, et ces hommes étudient l'imprécision. Or, l'imprécision équivaut à une profonde obscurité dans le discours ; et l'obscurité est le grand auxiliaire des brigands. (303) C'est pourquoi Moïse a orné le grand prêtre d'une démonstration et d'une vérité distinctes, estimant qu'il convenait que le discours de l'homme vertueux soit clair, perspicace et vrai ; mais les hommes en général recherchent l'imprécision et le mensonge, sous la bannière desquels s'enrôle toute la multitude égarée des hommes ordinaires et insouciants. (304) Par conséquent, tant que « les offenses des Amorrhéens ne sont pas accomplies », c'est-à-dire les maux des arguments sophistiques en raison de leur non-réfutation, mais tant qu'ils nous influencent encore, ayant un pouvoir attractif en raison de leur plausibilité, étant incapables de nous en détourner et de les abandonner, nous restons sous leur pouvoir de nous laisser séduire par eux. (305) Mais si une fois toutes les plausibilités irréelles sont convaincues et réfutées par des preuves vraies,(306) Et de cette façon, je considère comme suffisamment prouvé dans l'esprit de ma proposition originale qu'il est impossible à un homme de rejeter, de haïr et d'abandonner le mensonge plausible, à moins que les maux qui en découlent ne soient vus comme étant complets et complets ; et ils seront démontrés comme tels, par sa réfutation non superficielle, par l'établissement d'autre part, et par la confirmation complète de la vérité.

LXI. (307) Au verset suivant, l'historien ajoute : « Et lorsque le soleil approcha de son coucher, il y eut une flamme » (97, 15:17), montrant que la vertu est une chose qui ne naît que tard et qui, comme certains l'ont dit, ne se confirme et ne s'établit qu'au coucher même de la vie. Il compare la vertu à une flamme ; car, de même que la flamme consume tout ce qui lui est exposé et éclaire tout l'air environnant, de même la vertu brûle toutes les offenses et remplit l'esprit tout entier de lumière. (308) Mais tant que des discours, indistincts et mal répartis, nous dominent par leur vraisemblance, qu'il appelle ici les Amorrhéens, nous ne pouvons percevoir la lumière la plus éclatante et la plus pure. Mais nous sommes comme une fournaise dépourvue de flamme pure, mais, comme il le dit lui-même, ne dégageant que de la fumée, s'allumant progressivement aux étincelles de la connaissance, mais incapable encore de résister à l'épreuve du feu pur. (309) Nous devons une grande gratitude à celui qui a dispersé ces étincelles, afin que notre esprit ne se refroidisse pas comme un cadavre inanimé, réchauffé et vivifié

par la douce chaleur croissante de la vertu, et qu'il ressente une ardeur jusqu'à ce qu'il se transforme en feu sacré, comme Nadab et Abihu. (310) Mais la fumée existe avant le feu et force ceux qui s'en approchent à pleurer ; or, feu et fumée se rejoignent souvent. Car, réjouis par les messagers de la vertu, nous espérons y atteindre la perfection, et si nous n'y parvenons pas encore, nous pouvons difficilement, par chagrin, nous abstenir de pleurer. Car lorsqu'un désir excessif s'implante en nos cœurs, ils se hâtent de poursuivre l'objet désiré, et nos visages sont emplis de chagrin jusqu'à ce que nous l'atteignions. (311) Et comment il a comparé l'âme de l'homme, qui aime l'instruction et qui nourrit l'espoir d'atteindre la perfection, à une fournaise, car chacun est un récipient dans lequel les aliments sont cuits, l'un étant le récipient dans lequel les viandes périssables sont préparées, l'autre celui qui convient à la réception des vertus impérissables. Et les torches de feu ardentes qui sont allumées sont les jugements de Dieu qui porte la torche, étant brillantes et rayonnantes, qui ont l'habitude d'être toujours placées au milieu entre les portions divisées ; j'entends par là les portions opposées les unes aux autres, dont le monde entier est composé. (312) Car nous lisons dans l'Écriture : « Les lampes de feu qui étaient au milieu entre les portions divisées », {98}{#ge 15:17.} afin que vous sachiez que les puissances divines qui traversent les corps et les choses, n'en détruisent aucun ; car les deux divisions restent intactes, mais ne font que diviser et distinguer de la manière la plus excellente entre les natures de chacune.

LXII. (313) Il est donc désormais suffisamment prouvé que le sage est l'héritier de la connaissance des sujets mentionnés ci-dessus. « Car », dit l'historien, « en ce jour-là, le Seigneur fit alliance avec Abraham, en disant : Je donnerai ce pays à ta descendance. » (314) Mais de quel pays parle-t-il, sinon de celui déjà mentionné, auquel il fait maintenant référence ? Le fruit de cette compréhension est la compréhension sûre et certaine de la sagesse de Dieu, selon laquelle elle préserve pour ceux qui la partagent tous les biens qui existent sans aucun mélange ni aucune souillure de mal, comme s'ils avaient été incorruptibles dès leur origine. (315) Après cela, il ajoute : « Du fleuve d'Égypte au grand fleuve, l'Euphrate. » Français Montrant que les hommes qui sont parfaits ont leur commencement dans le corps, et les sens extérieurs, et les parties organiques, sans lesquels nous ne pouvons vivre, car ils sont utiles à l'instruction dans la vie qui est en union avec le corps ; mais ils ont leur fin dans la sagesse de Dieu, qui est vraiment le grand fleuve, débordant de joie, de gaieté et de toutes les autres bénédictions. (316) Car il n'a pas décrit le pays comme s'étendant du fleuve Euphrate au fleuve d'Égypte (car il n'aurait jamais amené la vertu vers le fleuve d'Égypte), mais au contraire, il a dit du fleuve d'Égypte au fleuve Euphrate. Car les migrations vont des choses mortelles vers les choses incorruptibles.

Que vous souhaitiez réussir **l'examen OG0-093** ou que vous recherchiez **l'examen 642-732** , notre **test-king.com** peut garantir le succès de l'examen réel du **vidage 156-215.77** , **MICROSOFT** a également un sens unique.

Accéder à la page Philon .
Accéder à la table des matières des Premiers Écrits juifs
. Cette page web est gérée par Peter Kirby . <E-Mail>